

Texte 12. Phénoménologie du sacré

Texte 12. Phénoménologie du sacré	1
12.1. Fondements du Sacré	2
12.1.1. Phénoménologie et circonstances historiques.	2
12.1.2. Phénoménologie du sacré.	4
12.1.3. Phénoménologie du sacré (suite).	6
12.1.4. Circonstances.	8
12.1.5. Théologie naturelle.	10
12.2. Expérience religieuse	12
12.2.1. Prière d'un initié aux mystères de l'Isisme.	12
12.2.2. Hymne à la nature de Shaftesbury.	13
12.2.3. Naturisme et démonisme	15
12.2.4. La religion de Yahvé consiste avant tout à vivre en conscience.	17
12.2.5. Théïsme(s).	19
12.3. Formes de religion	21
12.3.1. La religion naturelle stoïcienne	21
12.3.2. Déïsme(s).	23
12.3.3. Religion(s).	25
12.3.4. « Faute de preuves ».	27
12.3.5. Mentalité « primitive ».	29
12.4. Religion et magie	31
12.4.1. Magie et religion	31
12.4.2. Folklore primitif	33
12.4.3. Manisme(s).	35
12.4.4. L'essence de la magie.	37
12.4.5. Religion et sécularisation.	39
12.5. Formes et entités subtiles	41
12.5.1. Un fétiche.	41
12.5.2. Le « yidam » comme forme-pensée.	43
12.5.3. « Totalité » démoniaque.	45
12.5.4. Hermès, « escroc »	47
12.5.5. Désorienté.	49
12.6. Pratiques occultes (1)	51
12.6.1. Planche Ouija et approches.	51
12.6.2. Fragments d'histoire. -	53
12.6.3. Lotworp basé sur la dépendance à un égrégore.	55
12.6.4. Figurines magiques dans un contexte médiéval	57
12.6.5. Similitude et cohérence.	60
12.7. Pratiques occultes (2)	62

12.7.1. Visites nocturnes érotiques et magiques.	62
12.7.2. Vampirisme.	64
12.7.3. Lycanthropie (loup-garou).	66
12.7.4. La dame blanche (dame de l'escale).	68
12.7.5. Evil Dead.	70
12.7.6. Persécution des sorcières.	72

12.1. Fondements du sacré

Note : Nous avons remplacé des expressions telles que « nous, l'homme », « nous agissons », « nous, la femme », « nous, l'arbre » par « homme saint », « acte sacré », « femme sainte », « arbre sacré »... car le logiciel de traduction automatique ne les reconnaît pas. Le terme « saint » n'est alors plus employé dans son sens biblique élevé et éthique, mais plutôt au sens de détenteur d'un grand pouvoir occulte et subtil. On pourrait également parler, respectivement, d'un sorcier, d'une plante magique, d'une sorcière...

12.1.1. Phénoménologie et histoire circonstances .

Rue de la bibliothèque : M. Meslin, *Pour une science des religions* , Paris, 1973, 139/152 (*phénoménologie fotografie et Morphologie des phénomènes religieux*)

L'auteur aspire à une science positive. Par conséquent, la méthode phénoménologique lui pose problème. Nous l'expliquons plus en détail.

Phénomène . – Ce qui est donné directement est, s'il s'agit d'expérience religieuse, tout ce qui est sacré.

Le phénoménologue eidétique cherche à trouver un concept général pour cela, appelé « eidos ».

Un modèle.

G. van der Leeuw, *Phänomenologie der Religion* , Tübingen, 1956-1952, expose comment le concept sacré de « prince » (« roi ») se retrouve dans les coutumes princières de Mélanésie et de Madagascar, le témoignage des sagas scandinaves et du prophète Jérémie, le concept de « shogun » au Japon et d'« imperium » à Rome, les rites concernant le rajah à Bornéo, le chef des Natchez , les cérémonies à la cour franque et à la cour anglaise sous Charles II, le concept de « pouvoir monarchique » pendant la période hellénistique et sous le Saint-Empire romain germanique, les psaumes et Confucius, le Royaume de Dieu dans la Bible (oc. 114/133 (*Macht und Wille im Peuple : du Roi*)).

Le reproche.

Meslin soutient que cela revient à réduire des phénomènes situés dans l'espace et le temps — et donc, selon lui, radicalement différents — à un plus petit dénominateur commun, c'est-à-dire à ce qui est strictement identique dans tous les phénomènes énumérés. Il n'hésite pas à rejeter cette approche comme une approximation de l'absurde.

Son raisonnement.

1. Il admet que dans tous ces cas, il s'agit d'une principauté sacrée.

2. Pourtant, « les valeurs véritablement vécues concernant la sanctification du pouvoir (...) sont entièrement masquées ».

Selon lui, dans tous ces cas, il ne s'agit pas d'une royauté sacrée, mais des circonstances historiques qui accompagnent ce phénomène ! À cet égard, il affirme que ce phénomène « fut et demeure l'un des grands rêves de l'homme historique ». Si l'on en croit ses propos, l'un des grands rêves de l'humanité actuelle n'est pas le phénomène général de la « principauté sacrée », mais bien les circonstances singulières et concrètes qui l'entourent !

Le reproche .

Meslin va encore plus loin. – Le phénoménologue eidétique réduit les phénomènes historiques à une essence commune, mais précisément pour cette raison, il ne pose pas la question de la « cause profonde » d'une telle élévation sacrée d'un homme ordinaire au rang de souverain sacré. « Or, c'est bien là la question principale à laquelle l'analyse phénoménologique devrait aboutir. »

Note Tout d'abord : le phénoménologue écarte explicitement les causes d'un phénomène, car il se limite à ce qui est directement donné (= phénomène). Meslin semble ignorer cet aspect fondamental de la phénoménologie !

Note – Meslin critique les propos de van der Leeuw concernant la conversion, qu'elle définit comme une « renaissance ». Fidèle à sa méthode, Meslin se réfère ensuite aux différentes formes historiques de conversion pour conclure que l'analyse de van der Leeuw est « en réalité superficielle ». Une fois encore, pour Meslin, le contexte historique est l'élément essentiel, comme si une personne se convertissait non pas pour des raisons de renaissance sacrée, mais en fonction des circonstances historiques qui la définissent !

Pour le dire en termes aristotéliens : pour le phénoménologue, l'essentiel est l'essence générale (eidos), par laquelle les contingences (circonstances historiques) sont mises entre parenthèses ; pour un Meslin , l'essentiel sont les circonstances, par lesquelles l' essence générale apparaît fondamentalement comme une contingence !

Meslin perçoit le danger .

En conclusion, il affirme : certains pensent que le phénomène religieux doit être défini dans son concept général (eidos) ; d'autres estiment que ce même phénomène est « un produit de l'histoire ». Il souhaite dépasser cette contradiction en définissant la science des religions comme « une discipline totale » qui intègre les différentes approches du phénomène religieux.

Il y a bien sûr du vrai là-dedans, mais le phénoménologue est parfaitement conscient de ce détail précis ; cependant, il commence par définir l'essentiel afin de pouvoir ensuite prendre en compte les coïncidences.

12.1.2. Phénoménologie du sacré .

Bible st. : - - *M. Eliade, Traité d'histoire des religions* , Paris, 1953 ;
-- *M. Meslin, Pour une science des religions* , Paris, 1973, 145/152 (*Morphologie des phénomènes religieux*).

Commençons par une affirmation :

La réalité (c'est-à-dire les religions concrètes) ne correspond plus aux cadres théoriques (c'est-à-dire les sciences des religions). Il a donc été jugé nécessaire de les modifier.

Telle est la règle de conduite de la méthode scientifique. Ce faisant, il faut s'appuyer au moins sur les sciences humaines et sociales (histoire, sociologie, anthropologie, géographie , etc.). Ainsi, *J.-Cl. Ruano-Borbala* , *La religion Dans son article intitulé « Recomposée »* (in : *Sciences Humaines* , Auxerre, 41 juin 2003), p. 7, l'auteur reconnaît que les théologiens des années 1960-1970 qui affirmaient que le déclin des religions (dû à la sécularisation) était irréversible se sont trompés, au moins en partie. Leurs cadres de pensée doivent être revus. Telle est sa conclusion.

Eliade , le phénoménologue, critiqué par Meslin , le scientifique spécialiste .

Contrairement à van der Leeuw, par exemple, Eliade semble accorder une plus grande importance à la contextualisation historique du sacré, car il souhaite appréhender l'expérience du sacré comme l'opposé du profane « à

travers la totalité de ses manifestations » au cours de l'histoire humaine. L'homme historique, absorbé par des tâches singulières et concrètes, cherche leur solution dans le sacré, qui se manifeste par toute une série d'« hiérophanies » – des faits qui rendent le sacré directement perceptible. Ce que Meslin, fidèle à son historicisme, lui reproche, c'est de postuler comme essence un concept universel du « sacré » qui s'étendrait simplement au-delà de la vie historique (c'est-à-dire quotidienne).

L'arbre cosmique.

Eliade, op., 17. – Les Indiens vénèrent un arbre, Ačvattha, comme un être sacré. Eliade nomme cela « hiérophanie » : le sacré se révèle. Cette hiérophanie est à la fois historique, c'est-à-dire intimement liée à la vie quotidienne, et locale, c'est-à-dire comprise uniquement par les Indiens du lieu. Mais ces mêmes Indiens perçoivent également cet arbre cosmique comme un « axe ». « Mundi » (univers). Mais cette hiérophanie se retrouve dans toutes les cultures anciennes. Ce qui est historique mais pas local, et donc universel.

Saint.

L' Ačvattha est une manifestation de l'univers comme renaissance ininterrompue. Mais c'est précisément pour cette raison qu'il constitue un cas singulièrement concret de l'arbre cosmique universel, même si celui-ci demeure local.

Critique.

Meslin estime qu'il doit formuler une réponse en trois parties.

1. Eliade est davantage un phénoménologue eidétique qu'un historien. Il réduit l'expérience du sacré à une expérience qui transcende les circonstances historiques – celles des Amérindiens, par exemple. Meslin qualifie cette approche de « méta-historique ». Autrement dit : là où Eliade aborde le sacré directement dans son essence, Meslin l'aborde par le biais de ce qui s'y rattache, à savoir les circonstances quotidiennes dans lesquelles le sacré – dans un arbre sacré, par exemple – se manifeste. De plus, Eliade compare l'hiérophanie locale à l'hiérophanie universelle en ce que le modèle local est une application de l'univers originel, c'est-à-dire de l'essence générale (eidos) du sacré.

2. Eliade affirme que le sacré est l'opposé du profane, car ce dernier apparaît, du moins en définitive, comme une illusion. Tandis que le sacré est la réalité véritable, le profane – c'est-à-dire la réalité avant toute hiérophanie et toute force vitale qui s'y manifestent – est une forme d'irréalité dépourvue de toute solidité et fiabilité ultimes.

Meslin répond – fidèle à son détachement intellectuel vis-à-vis du sacré – par : « Le sacré est-il vraiment irréductible à quoi que ce soit d'autre ? » Ce qui revient, en fin de compte, à douter du sacré au point de le réduire à une simple illusion, alors que l'essence même réside dans les circonstances historiques ! Voilà qui explique son insistance passionnée sur le quotidien au détriment du sacré.

Autrement dit, Meslin affirme que seuls les circonstances historiques constituent le véritable accès au sacré, qu'il préfère réduire à « autre chose ». Ceci s'explique par le fait qu'il ne possède lui-même aucune expérience du sacré.

12.1.3. Phénoménologie du sacré (suite).

3. Eliade soutient qu'il existe une différence fondamentale entre la culture archaïque et la culture moderne. Il prend pour modèles la nutrition et la vie sexuelle (oc, 40/42). L'homme moderne typique est incapable de vivre la vie organique comme un acte sacré (Eliade dit : « comme un sacrement »). Des courants de pensée tels que la psychanalyse (S. Freud (1856/1939)) ou le matérialisme historique (K. Marx (1818/1883)) estimaient que leurs thèses étaient incontestablement confirmées par l'importance du rôle que jouent la sexualité et la nutrition dans la culture des peuples qualifiés de « vivant encore dans la phase ethnographique ».

Ces deux modes de pensée, cependant, n'ont pas su saisir l'importance que revêtent la nutrition et la vie sexuelle au sein de ces cultures. Cette importance diffère fondamentalement de celle que leur attribue l'homme moderne. Pour ce dernier, il s'agit de simples actes physiologiques, tandis que pour l'homme archaïque, ce sont des rites qui canalisent la force vitale inhérente à la « vie » au sens sacré – même si, pour lui aussi, il s'agit - fondamentalement d'actes physiologiques. La puissance et la vie sont des « épiphanies » (manifestations) du sacré, compris comme la réalité « réelle » qui se manifeste dans les actes physiologiques.

Archétype.

Dans la culture sacrée, un rite est invariablement l'imitation d'un exemple (ou archétype). « À ce moment-là » (pensons à « in illo tempore » par lequel commence la lecture traditionnelle de l'Évangile catholique), des ancêtres, des divinités ou d'autres êtres supérieurs accomplissaient un acte qui est à la fois un exemple et une force vitale pour tous les actes ultérieurs de même nature accomplis par les humains. Le récit de cet acte est appelé un mythe, un récit sacré. – Oc, 350.

Les Polynésiens racontent : « Au commencement », il n'y avait que les eaux primordiales , les eaux de l'origine, plongées dans les ténèbres de l'univers. Du haut de son espace vital, Io , le dieu suprême, exprima la volonté d'émerger de son repos : aussitôt, la lumière apparut. Io reprit : « Que les eaux se séparent, que les cieux naissent, que la terre apparaisse ! » Les eaux se séparèrent, les cieux et la terre furent créés. Les Polynésiens connaissent trois applications – à comprendre : des répétitions, ou mieux : des propositions présentes, visibles et tangibles – où ce mythe se répète comme un archétype : la consécration de la conception (qui devient ainsi à la fois un acte physiologique et un acte sacré), la consécration de l'éveil du corps et de l'âme, et la consécration de la mort et d'autres actes.

Les mots avec lesquels Io Les créations sont les mêmes dans la consécration, par exemple, de la fécondation de l'utérus, de sorte qu'elles rendent visible et tangible la force vitale consacrant d'Io . Ainsi, le profane devient sacré. Que signifie « en ce temps-là » ou « au commencement » (d'Io) ? (Dans le cas polynésien) était, est encore et toujours présent. Eliade appelle cela « ce qui est dans le temps historique est situé dans l'éternité ».

Meslin .

Selon lui, il s'agit de la conception cyclique du temps sous la forme de « l'éternel retour du même (= les actes archétypaux) ». Les cultures traditionnelles ou archaïques, plus proches des sanctifications fondamentales que les cultures modernes, rejettent l'histoire moins par volonté de préserver les traditions que par volonté de consacrer le profane à travers un modèle archétypal.

L'homme moderne typique s'est affranchi des traditions et des consécration de l'humanité primitive . Cela signifie que la modernité se limite au temps « historique », c'est-à-dire à la vie quotidienne, dont la nature profane, et donc sacrée, est dépourvue dans son essence. Pour Eliade, cela apparaît comme un déclin de la nature fondamentale.

Au passage : ce point de vue exprime son interprétation de la sécularisation.

Meslin en doute. Il n'est pas certain que l'homme archaïque perçoive le temps historique comme une simple répétition continue d' archétypes et qu'il ne se considère pas personnellement responsable de sa propre histoire. Il admet qu'Eliade a raison, mais ce que fait l'homme archaïque n'est pas une

simple imitation !

Et puis, cela revient : même si c'est comme le dit Eliade , il incombe néanmoins à l'homme historique – et à lui seul – de perpétuer, par ses consécutions, l'ordre des choses inhérent à sa vie quotidienne, et de construire cette vie quotidienne par des rites qu'il invente lui-même. Cet homme ne fuit pas sa vie historique !

Note - Une fois de plus, réinterprète Meslin, ce que dit Eliade , se fonde sur sa laïcité.

12.1.4. Circonstances .

rue de la bibliothèque : W. Brugger, Hrsg., *Philosophisches Wörterbuch* , Fribourg, 1961-8, 269 (*Arrêt Sachver*) . L'auteur formule : « Par « circonstances », on entend l'objet dans la mesure où il correspond à un jugement dans lequel il s'exprime ».

Curieux : l'auteur ajoute : « non pas tant dans la mesure où l'objet est pensé dans le jugement que dans la mesure où il existe indépendamment de la pensée du jugement ». Il s'agit là d'une subjectivation claire et sans équivoque de l'objectif dans le concept de « circonstances » ! Car les circonstances existent avec ou sans jugement ! En elles-mêmes ! L'auteur précise : « Les circonstances consistent donc en ce qu'un modificateur (caractéristique), exprimé par le prédicat, correspond à un être (réalité) exprimé par le sujet de la phrase . » Autrement dit : l'auteur ne conçoit pas les circonstances indépendamment de ce qui est dit à leur sujet.

Il est donc contraint d'ajouter que rien de semblable ne correspond à la « structure » (la manière d'être agencé) inhérente au jugement dans l'état de choses lui-même. Le fait que le prédicat s'accorde avec le sujet – il appelle cela « l'identité du sujet et du prédicat » – n'existe que dans notre pensée, et non, comme le soutient le transcendantalisme logique, « en soi ». Il donne un exemple : lorsque nous disons « Dieu est esprit », cette affirmation ne correspond à aucune relation réelle entre Dieu et son être esprit.

L'auteur a dû pressentir l'erreur, puisqu'il ajoute à sa définition : « non pas tant dans la mesure où l'objet est pensé dans le jugement que dans la mesure où il existe indépendamment de la pensée du jugement ». Soit l'objet existe indépendamment du contenu de notre pensée et constitue un état de choses, soit il n'existe pas indépendamment de notre pensée et est immédiatement subjectif, au moins partiellement, mais alors il ne s'agit plus

d'un véritable état de choses !

Car par « conclusion », on entend généralement ce qui existe déjà indépendamment de nous et qui peut donc être appréhendé par notre esprit, c'est-à-dire comme un donné objectif. Ce qui implique que la circonstance existe « en soi ». Cela exclut tout « plutôt » et tout « bien plus ». En ce sens, le « transcendantalisme logique » est juste. Mais alors, le transcendantalisme logique — comprenez : une théorie affirmant que le contenu logique d'un énoncé « transcende » l'énoncé lui-même — ne confond pas ce qui se passe dans notre esprit en tant qu'acte psychologique avec ce qui est extérieur à notre esprit, mais affirme plutôt que l'objet lui-même est présent dans notre esprit comme évident, directement donné (phénomène), et donc « en soi ». Mais cela relève de la phénoménologie.

L'auteur poursuit

L'emploi d'un langage suggérant qu'un jugement négatif véritable correspond à un état de choses négatif existant intrinsèquement engendre des malentendus. Il explique : le jugement négatif – « La salle n'est pas là », par exemple – est vrai dans la mesure où l'état de choses auquel il fait référence n'existe effectivement pas ; or, attribuer une « existence en soi » à l'acte de négation est contradictoire, car le négatif n'existe que dans notre esprit.

Un tel raisonnement trahit le subjectivisme, car le fait objectif que la salle n'existe pas est une absence objective que nous exprimons par le terme « ne pas ». La salle n'est objectivement pas là, et la phrase qui énonce cet état de fait affirme qu'elle n'est pas là ! Or, l'auteur semble interpréter le transcendantalisme logique de telle sorte qu'une réalité du jugement, exprimée par des mots ou des symboles, corresponde à la réalité objective.

Conclusion

L'auteur ne raisonne pas de manière phénoménologique : l'objet – le phénomène, ce qui se manifeste immédiatement – n'est pas donné directement dans sa présence objective à notre esprit. Par conséquent, il n'est pas dans notre esprit « en soi », mais sous la forme d'un énoncé. Phénoménologiquement, l'énoncé en soi n'est qu'une mise en forme verbale de ce qu'il affirme concernant l'objet existant par lui-même et immédiatement présent.

Note – L'auteur précise : La phrase « $2 \times 2 = 4$ » ne signifie pas que $2 \times 2 = 4$ existe réellement quelque part, mais simplement que l'essence de 2×2 englobe nécessairement 4, de sorte que si 2×2 est réalisé quelque part, alors

4 l'est nécessairement aussi. Ceci révèle que l'expression « $2 \times 2 = 4$ » représente un rapport numérique auto-existant, décrit dans un langage symbolique, mais de telle sorte qu'une « conclusion » auto-existante, une fois devenue évidente, est représentée.

12.1.5. Naturel théologie

Cause à ce exposition est J. Arnould, *Epreuve et preuves de l'existence de Dieu ou l'actualité de la théologie naturelle*, dans : *Le temps des Savoirs* (*Revue interdisciplinaire de l'Institut universitaire de France*), 5 (*La preuve*), Paris, 2003, 15/38. - Mais avant quelques remarques .

Théologie

Il s'agit de présenter la compréhension la plus scientifique possible de la religion catholique. Non pas que les autres théologies soient dénuées d'importance ; mais plutôt que notre position est la position catholique.

Dieu.

Le terme « Dieu » est entendu ici dans son sens strictement monothéiste d'« Être suprême ». L' Être suprême transcende tout ce qui est perçu comme divin mais qui est fini (et donc créé au sens biblique). Un simple polythéisme, tel que prôné par certains postmodernistes, est donc exclu. Seule la religion biblique de la révélation soutient souverainement et purement un tel monothéisme, comme l'affirme *Deutéronome* 5,7 : « Tu n'auras pas d'autre Dieu que moi » (ainsi parle l'Éternel).

Théologie naturelle.

K. Leese , *Droit et Limite du naturel L'ouvrage Religion* , publié à Zurich en 1954, affirme : « La lumière naturelle de l'intellect brille avec éclat et clarté dans l'Église catholique. » Leese cite le premier concile du Vatican (1869-1870) : « La Sainte Mère, l'Église, enseigne et enseigne que Dieu, origine et finalité de toutes choses, peut être connu avec certitude à partir des choses créées grâce à la lumière naturelle de l'intellect. »

Cette déclaration fait partie du « praeambula ». « fidei », les présuppositions de la foi. D'autres propositions connaissables et même prouvables par notre raison naturelle s'appliquent à l'existence de Dieu, à la création du monde, au libre arbitre humain et à l'immortalité de l'âme humaine. Ces vérités sont des vérités fondamentales de la « religion naturelle » et sont considérées comme des « motivations ». « credibilitatis », raisons de la crédibilité de la foi catholique. Ce sont des « rationes » Les « demonstrativae », raisons probantes, attestent de la vérité divine de l'Église catholique en tant qu'institution

surnaturelle. Quiconque les prend au sérieux s'engage à une obéissance rationnelle à Dieu. Elles constituent le fondement de l'apologétique catholique (à comprendre : justification de la foi).

Théologie naturelle

Pour être clair dès le départ, K. Leese défend, de manière très raisonnée, une théologie naturelle qui place la « nature » au premier plan, au sens suivant : la « nature » désigne ici « la réalité extérieure à l'homme (comprendre : le cosmos) et la réalité intérieure à l'homme en tant que constituant la vie des sentiments et des pulsions ». C'est la conception de la « nature » du vitalisme (philosophie de la vie) depuis le Sturm und Drang, dans la lignée de J.-J. Rousseau (1712-1778) et de son « Retour à la nature », et plus particulièrement de J.-G. Herder (1744-1803), repris plus tard par le père Schleiermacher (1768-1834).

Le vitalisme, adopté par le romantisme, s'opposait au rationalisme de l'époque, qui plaçait la raison scientifique et moralisatrice au centre de sa pensée. Jean-Paul II Goethe (1749-1832) connut une période vitaliste dans sa jeunesse.

Par ailleurs, dans cette perspective, l'érotisme et la sexualité acquièrent une signification religieuse . L'ouverture au cosmique et au vital demeure une constante... – Or, si cela nous inscrit dans une théologie « naturelle » (accessible grâce aux facultés naturelles), l'accent se situe assurément en dehors de la théologie catholique classique, voire de la théologie biblique, qui se rapproche de la théologie stoïcienne et de la théologie des Lumières .

La théologie naturelle a été préparée de manière négative par le protestantisme qui, suite aux critiques acerbes de M. Luther (1483-1546) et de J. Calvin (1509-1564), jugeait la raison naturelle profondément insuffisante au regard de la Chute proclamée dans la Bible et de la nature pécheresse originelle de l'esprit. Ce pessimisme protestant concernant la nature et la raison contraste fortement avec l'optimisme des stoïciens, des Lumières et de la théologie catholique traditionnelle à ce sujet.

Conclusion. – Dès lors, notre sujet acquiert une importance secondaire non dénuée de profondeur.

12.2. Expérience religieuse

12.2.1. Prière d'un initié aux mystères de l'Isisme.

de la bibliothèque : K. Leese , *Droit et Limite du naturel Religion* , Zurich, 1954, 192 et suiv. - Nous donnons d'abord le texte.

Ô sainte et infatigable protectrice de l'humanité, bienfaitrice des mortels, tu manifestes une miséricorde maternelle envers tous les malheureux. Pas un jour, pas une nuit, pas un instant ne s'écoule sans que tu accomplisses un acte de miséricorde, que tu protèges les hommes en mer ou sur terre, ou que tu apaises les tempêtes de la vie. Ton salut libère des fils inextricables du destin, calme la tempête du malheur et ralentit la course destructrice des astres. Les dieux du ciel et des enfers t'aiment. Tu es à l'origine de la rotation de la Terre et de la lumière du soleil. Tu règues dans les cieux et tu demeures au Tartare (comprendre : les enfers). Ton ordre est entendu par les étoiles , il marque le retour des âges, les dieux s'en réjouissent, les éléments se tiennent à ton service.

À Ton commandement, le vent souffle, le nuage apporte l'eau nourricière, la graine germe, le germe grandit. Par Ta majesté, l'oiseau tremble dans son vol, la bête sauvage erre dans la montagne, le serpent se tapit dans son antre, le Léviathan (un monstre marin mythique) plonge dans les profondeurs de la mer. – Je suis trop faible spirituellement pour Te louer dignement, trop pauvre matériellement pour T'offrir des sacrifices. Le flot de mes mots est impuissant à exprimer combien je ressens Ta sublimité. Ni mille bouches, ni mille langues, ni une interminable série de louanges ne sauraient y parvenir. C'est pourquoi : seul un homme pieux et pauvre peut le faire – je souhaite seulement ceci : conserver Ton visage divin et Ton essence sainte au plus profond de mon cœur et les garder toujours devant mes yeux.

Ce texte est un extrait des *Métamorphoses*. XI:25 de *Lucius Apuleius* (125/180), penseur platonicien et rhéteur latin. Cet ouvrage, également connu sous le nom de *L'Âne d'or*, est un roman relatant les aventures du héros. À un moment donné, celui-ci est transformé en âne par magie noire. Grâce à la force vitale d'Isis, déesse égyptienne vénérée dans tout l'Empire romain à la fin de l'Antiquité, il retrouve son humanité et devient son disciple. Ce que l'on appelle les « mystères d'Isis » se reflète dans la structure du roman. Le terme « mystère » désigne une religion secrète, réservée aux initiés qui, pour se libérer des malheurs de la vie terrestre, subissent une mort et une résurrection rituelles. L'œuvre témoigne d'une réaction contre le scepticisme de l'Antiquité tardive et reflète l'influence croissante des cultures orientales,

notamment égyptiennes .

Leese meurt en 1934 *Die Mutter comme religieuses Symbol* écrit, et voit cela dans le texte : « La Terre peut être comparée à la mère, fusionner avec l'essence psychique de la mère. Mais il y a plus : en tant que "Terre Mère", elle peut devenir un symbole religieux car la Terre et la mère sont vécues comme un "champ de force" (à comprendre : un lieu où circule l'énergie vitale) de révélation divine. Plus encore : la Terre Mère devient finalement une Mère de l'Univers omniprésente et englobante. » Leese appelle cela un « symbole religieux ».

Que le texte de L'Âne d'or — œuvre qui a eu de nombreuses répercussions depuis la Renaissance — dégage une telle impression est certain, mais seulement dans une perspective de l'Antiquité tardive . On y voit Apulée , qui a manifestement intégré une partie de sa propre vie au roman, vénérer Isis comme si elle était Dieu lui-même, créatrice et souveraine de l'univers.

Critique. – Tout d'abord : la Terre est, pour commencer, une planète ; les mères de l'humanité sont des personnes ordinaires. Seule une « expérience » sacralisante les élève toutes deux au rang d'êtres « sacrés ». Mais quelle valeur réelle possède une telle « expérience » ? Il est certain, cependant, que si elle est vénérée avec ferveur – et cela arrive encore aujourd'hui, même par des intellectuels –, Isis est une figure puissante , mais en tant que déesse naturelle , elle est ambivalente, incarnant à la fois le bien et le mal.

12.2.2. Shaftesbury's hymne à la nature .

Bible st. : K. Leese , *Recht und Grenze der natürlichen Religion* , Zurich, 1954, 226f.

J.G. Herder (1744/1803) possède l' *Hymne à la nature* d' A.C. Shaftesbury (1671/1713) , réécrit en allemand . Nous ne nous intéressons pas à l'aspect poétique, mais plutôt aux idées. Nous présentons d'abord le texte.

Terres fertiles, accueillez-moi ! Forêts sacrées, accueillez le voyageur qui a fui le tumulte des villes, qui cherche ici repos et réconfort à votre ombre. Accordez-lui votre grâce. – Salut à vous, vertes prairies joyeuses ! Salut ! Lieux emplis de bénédiction silencieuse ! Et vous, lieux couronnés de magie et d'ornements, salut à vous et à tout ce qui vit en vous ! – Vous, demeure des êtres bénis qui, à l'abri de l'envie, libérés de l'illusion, vivent ici dans l'innocence, paisiblement, joyeusement et gaiement, et voici, ô grande nature, Toi ! – Nature ! Toi, la plus belle parmi les belles, toi, bienveillante ! Tu aimes

tout, digne d'être aimée de tous, pleinement divine, pleine de sagesse, pleine de grâce, de tout ce qui est sublime, de toute plénitude. – Amie de la Divinité, sage représentante de la Providence, ou – Créateur, le Créateur Lui-même ? – Créateur, voici, je m'agenouille et je prie, je T'adore dans le lieu saint – du temple céleste.

De Toi, le Très-Haut, vient ce silence ; de Toi cette inspiration qui, malgré ses dissonances, me pousse à chanter. – Unisson, ordre des êtres et harmonie cosmique qui se fondent en Toi, source insondable et intarissable de toute beauté, mer de perfection. – En Ta plénitude, toutes les pensées s'enracinent, les ailes de l'imagination perdent leur éclat, sans fin ni rivage, partout centre, nulle part circonférence.

Chaque fois que je me mets en route, je reviens à mon insignifiance, - imprégné de ton infini. Et oserais-je encore te sonder, abîme des pensées ? – Te connaître, beauté éternelle, t'aimer de tout mon cœur, aspirer à t'approcher, c'est pour cela que tu m'as créé et que tu m'as donné l'effort et la volonté. Donne-moi la force ! Sois mon aide ! Quand je cherche dans le labyrinthe de la création, tu guides le chercheur, toi qui m'as empli d'esprit et d'amour. Conduis à toi celui qui aime.

Shaftesbury appartient au courant moral anglais. Au cœur des débats de la fin du XVII^e siècle sur la morale et la religion, il défend l'autonomie de l'éthique vis-à-vis de la religion et de la politique. Il fonde la morale sur le « sentiment moral ». Tout ce qui contribue à l'harmonie de la personnalité est moralement bon. Il assimile morale et beauté et nourrit une vision esthétique du monde et de la vie.

Contrairement à Thomas Hobbes (1588/1679), il soutient que l'état de nature de l'homme ne présente pas un égoïsme pur comme caractéristique fondamentale, car cet égoïsme s'accompagne d'inclinations naturelles à la sympathie et à la compassion sociale. De là naît la « sensibilité morale » intérieure et directe du bien et du mal. La sensibilité morale englobe le sens de l'ordre, de l'harmonie et de l'équilibre. Par conséquent, la sensibilité morale se confond avec la sensibilité esthétique à tout ce qui est beau.

Le concept de « génie », cette disposition spontanée, intuitive et créative, trouve un écho chez Lessing. *esthétique* et chez Kant *Critique de la force de jugement*.

Shaftesbury fut immense et profond, même hors d'Angleterre. Sa

conception de la nature – la nature comme un tout autonome animé par une « forme » (comprendre : essence) présente en elle – influencia Herder, comme en témoigne le poème cité plus haut, et Goethe. De plus, Voltaire, Rousseau, le classicisme allemand et le romantisme furent influencés par l'œuvre de Shaftesbury .

Note – Concernant le contenu du poème ci-dessus : il s'agit d'un dithyrambe, poème d'une grande intensité émotionnelle . D'où l'abondance d'adjectifs et de noms élogieux. Exagérée pour beaucoup, certes, mais caractéristique d'une forme moderne d'immersion naturaliste dans la nature, fortement influencée par le rationalisme, où seuls les aspects esthétiques et moraux sont mis en avant. Dieu, en tant que créateur, est reconnu, mais dans ce poème, on peut douter qu'il transcende la nature divinisée . Quoi qu'il en soit, le poème a une tonalité plutôt panthéiste et n'est certainement pas conforme à la Bible.

12.2.3. Naturisme et démonisme

rue de la bibliothèque : K. Leese , *Recht und Grenze der natürlichen Religion* , Zurich, 1954, 295ff.. –

L'auteur est un défenseur de principe de la religion de la nature, tout en conservant les réserves chrétiennes nécessaires. Nous examinons sa réflexion : « Dans quelle mesure une attitude chrétienne face à la foi (...) est-elle significative pour la piété envers la nature ? »

Le cours de la nature, en tant que réalité extérieure à l'homme et à sa dimension intellectuelle et rationnelle, n'est jamais une simple révélation divine au sens chrétien du terme. Ce cours n'est pas sacré au sens biblique, mais il peut l'être dans ce sens. Examinons la thèse de Leese . Nous allons brièvement suivre son raisonnement.

Le christianisme aiguise notre regard sur les aspects démoniaques du naturisme. Par « démoniaque », l'auteur entend ce que la religion de la nature considère comme anti-dieu, destructeur, voire satanique. – Interagir avec les éléments de la nature, avec les plantes et les animaux, et surtout avec nous-mêmes et nos semblables, nous fait prendre conscience que la « nature » (bien que généralement guidée par l'intellect et la volonté de l'homme) présente un aspect empreint d'horreur, de cruauté et d'impitoyabilité (parasitisme, lutte pour la survie). Refuser de le voir est non seulement un signe de manque de sincérité, mais aussi, et surtout, d'un manque indéniable de christianisme .

Leese s'exprime en ces termes ! Il est on ne peut plus clair : « Dans une attitude chrétienne de foi, le mysticisme de la nature (comprendre : religion de la nature) est inconcevable sans prier "Viens, Esprit Saint, Seigneur Dieu" » (oc, 296).

Ancien Testament

Le grand modèle religieux et historico-mondial illustrant comment la nature, et par là même la piété envers elle, peuvent dégénérer en diabolisation et devenir immédiatement impies au plus haut point (au sens biblique), se trouve dans la confrontation entre le Yahvé israélite et le Baal cananéen . La religion sémitique du Proche-Orient était celle des agriculteurs et des vignerons. Le dieu suprême était Baal. Sous les traits de nombreux Baals locaux, il était vénéré comme « Seigneur ou Maître des choses fertiles » telles que les arbres, les forêts, les sources, les étangs, les lacs et les rivières. Ce culte se déroulait de préférence sur les collines et les montagnes, sur des « hauts lieux de sacrifice » à ciel ouvert. Les offrandes étaient les fruits et les produits de la région.

Des pierres commémoratives en forme de phallus sacré, érigées près d'un autel, symbolisent l'énergie vitale créatrice, voire la présence visible et tangible de Baal lui-même. À chaque Baal était associée une Asherah (phénicienne : Astarté ; babylonienne : Ishtar ; sud-arabique : Athar ou Atargatis), son pendant féminin. Déesse de la fertilité végétale et animale et de la sexualité humaine, elle incarnait l'harmonie des contraires : elle donnait la vie, mais pouvait aussi la détruire. Le jeune taureau symbolisait Baal, tandis qu'une femme nue, les seins enlacés, représentait l' Asherah . « Asherah » est également le nom du poteau sacré en bois qui représente l'arbre, source de la fertilité de la nature.

Au service du couple primordial se tenaient des hommes et des femmes « consacrés » qui s'abandonnaient à des rites sexuels dans des sanctuaires, au service de Baal et d'Asherah (représentation visible et tangible de ces derniers) . Le sacrifice et le repas sacrificiel étaient accompagnés de consommation de vin, de danses au son d'une musique enivrante et de célébrations d'une extase intense. C'est pourquoi cette religion est qualifiée d'« orgiaque ».

Les croyants en Yahvé succombaient régulièrement à la tentation de pécher dans le culte de Baal (ce qui était appelé « adultère »). Pourtant, « un événement d'une ampleur inimaginable se produisit jusqu'à ce jour » (oc, 298) : « Le culte de Baal qui avait pénétré la religion de Yahvé fut mis à nu dans sa nature démoniaque et vaincu par les prophètes de l'Ancien Testament ».

En effet, pour les prophètes (d'Amos vers 750 av. J.-C.), « saint » est indissociable de « consciencieux » (ce qui révèle toute la portée du caractère ouvert du Décalogue). Il s'agit là d'une révolution historico-religieuse.

Leese .

Un mysticisme de la nature qui ne rend pas justice à l'« ethos », à la haute moralité, de la Bible est radicalement inacceptable pour la religion de l'Ancien Testament et, d'ailleurs, pour celle du Nouveau Testament.

Note – Un résumé de cette opposition, à partir du Livre de la Genèse, est le couple « chair/esprit », compris comme : « naturisme/religion de Yahvé ».

12.2.4. La religion de Yahvé consiste avant tout à vivre consciencieusement.

rue de la bibliothèque : K. Leese , *Recht und Grenze der natürlichen Religion* , Zürich, 1954, 298f..

L'auteur cite plusieurs textes qui prouvent qu'au VIII^e siècle avant J.-C., la religion de Yahvé, confrontée au naturalisme de l'époque, a déclenché une révolution.

Amos.

Ce berger, appelé par Yahvé, exerce son ministère sous le roi Jéroboam II (783-743 av. J.-C.). Il fait dire à Dieu : « Je hais, je méprise vos fêtes (...). Je rejette vos offrandes de grain et je ne regarde même pas vos sacrifices de veaux. Éloignez-vous de moi avec le bruit de vos chants, car le son de vos harpes ne signifie rien pour moi ! – L'eau de la justice, la vie pieuse comme un fleuve intarissable : qu'elle jaillisse ! » (5, 21/24).

On perçoit ce contraste exprimé à la manière d'un paysan.

Osée (Hosea).

Ce contemporain d'Amos s'oppose farouchement à l'« adultère » que commettent les Israélites dans le sanctuaire de Béthel, où Yahvé est adoré comme une épée. Dans Osée 6:6, il cite Yahvé : « Point de sacrifices ! Je désire l'amour ! Point d'holocaustes ! La connaissance de Dieu ! » Il est important de noter que, dans la Bible, « connaissance » signifie « relations intimes avec ». Osée est le premier à traduire la relation « Dieu/Israël » en termes de mariage, c'est-à-dire « mari/femme ».

Isaïe (Isaïe).

En 740, il est appelé par Dieu dans le temple de Jérusalem pour annoncer la destruction d'Israël et de Juda à cause de la fausse religion .

Is. 1:11/17 . -

« Que m'importent vos innombrables sacrifices, Yahvé ? Je suis rassasié des holocaustes de béliers et de la graisse des veaux gras ! Le sang des taureaux, des agneaux et des boucs ne me procure aucun plaisir ! Lorsque vous entrez dans le sanctuaire pour contempler mon visage (comprenez : pour entrer en contact direct avec moi), qui vous a donc demandé de fouler mes parvis ? Cessez de m'offrir des sacrifices insensés, car ils me sont insupportables ! Nouvelle lune, sabbat, convocations pour les assemblées : je ne supporte pas les cérémonies hypocrites ! Vos processions et vos jours de fête : je les hais de tout mon cœur. (...). Lorsque vous levez les mains, je détourne les yeux de vous. Peu importe combien vous priez, je ne l'entends même pas ! Car vos mains sont tachées de sang. – Lavez -vous, purifiez-vous ! Loin de moi vos actes impies ! Éloignez-les de ma vue ! Cessez l'impiété. Apprenez à agir avec droiture et concentrez-vous sur... » Justice soit faite. Que ceux qui commettent des violences restent dans leurs limites. Au tribunal, soutenez l'orphelin et plaidez en faveur de la veuve . – Le sang qui coule des mains est celui des innocents mêlé à celui des victimes. L'orphelin et la veuve font partie des plus démunis, ceux que le prophète défend.

Mikeas .

Contemporain d' Osée et d'Isaïe . — *Michée 6:6/8* . — « Avec quoi me présenterai-je devant l'Éternel , comment me prosternerai-je profondément devant le Dieu très-haut ? Me présenterai-je devant lui avec des holocaustes, avec des veaux d'un an ? Se délectera-t-il de milliers de béliers, de flots d'huile ? Devrai-je offrir mon premier-né en rançon pour ma transgression, le fruit de mes entrailles en sacrifice d'expiation pour mon âme ? — Ce qui est bon, ce que l'Éternel attend de toi, t'a été gravé, ô homme. Rendre justice, — rien d'autre ! Attache-toi à ce qui est bon. Conscient de tes limites en présence de Dieu. »

Les commentateurs affirment qu'Amos a mis l'accent sur la justice, Osée sur la bonté et Isaïe sur le sens des limites.

Jérémie .

Il naquit vers 650, un peu plus d'un siècle après Isaïe . La tradition affirmant l'inviolabilité du temple l'irrite, car il prétend que Yahvé peut quitter le temple . La raison ? *Jérémie 7:9-11* : « Quoi ! Voler, tuer, commettre l'adultère, parjurer, offrir de l'encens à Baal, suivre des divinités inconnues,

et puis venir se présenter devant moi dans cette maison (le temple), qui porte mon nom, en disant : « Avec cela, nous sommes en sécurité », pour ensuite recommencer aussitôt toutes ces abominations ! Cette maison qui porte mon nom est-elle donc devenue à vos yeux une caverne de brigands ? C'est du moins ce que je vois ! Ainsi parle Yahvé. »

Dans *Matthieu 21:13* , confronté aux pratiques commerciales du temple, Jésus répète cette expression : « Il est écrit : “Ma maison sera appelée une maison de prière.” Mais vous en avez fait une caverne de voleurs. »

12.2.5. Théisme (n).

Bible st. : *W. Brugger, Hrsg., Philosophisches Wörterbuch* , Fribourg, 1961-8, 325 (Theismus).

Citons au passage *Th. van Baaren* , **Doolhof der goden **, Amsterdam, 1960, où le « théisme » est défini comme « la conception des dieux comme des êtres personnels qui ont créé et soutiennent le monde ». Il s'agit manifestement d'une définition historico-religieuse : on rencontre en effet des cultures où une ou plusieurs divinités sont interprétées comme des êtres personnels créateurs et soutiens. Cependant, cette interprétation est loin d'être la plus fréquente.

La doctrine qui affirme qu'un Dieu personnel, transcendant l'univers, a fait exister l'univers à partir de rien (en dehors de Lui) par un acte de création, est appelée « théisme ». - *A. Lalande* , *Voc. technique et critique de la philosophie* , PUF, 1968-10, 1123 (Théisme) dit : « La doctrine qui postule l'existence d'un Dieu personnel comme cause du monde est théiste ».

P. Foulquié / R. Saint-Jean, *Dict . de la langue La philosophie* , PUF, 1969-2, 723, déclare : « Une doctrine qui accepte l'existence d'un Dieu unique et personnel, distinct du monde. » Elle est l'opposé du panthéisme (Dieu coïncide avec l'univers), du polythéisme (croyance en plusieurs dieux) et de l'athéisme (ni de Dieu).

Étrange : *P. Poupard* , *dir., Dict . des religions* , PUF, 1984, ne mentionne même pas le terme !

Le polythéisme postule l'existence d'une pluralité d'êtres qualifiés de « divins », souvent placés sous l'autorité d'une divinité suprême. Il est clair ici que le terme « divin » est employé au sens large.

L'hénothéisme est un polythéisme qui, malgré la multitude de divinités, se tourne vers le Dieu unique dans la prière et le culte comme s'il était le seul

Dieu.

Au passage : un certain nombre de syncrétismes qui combinent, par exemple, le christianisme avec le polythéisme, sont hénothéistes .

Monothéisme

Le monothéisme se distingue par le fait que, dans sa doctrine et son culte, il privilégie l'unique Dieu auprès duquel aucune autre divinité n'est possible. Dans ce contexte, le terme « divin » est employé dans un sens beaucoup plus strict, à savoir celui de suprême. En effet, l'expression « Être suprême » implique que Dieu est infiniment supérieur à toute sa création.

Déisme

Dans sa conception de « Dieu », le déisme nie l'activité créatrice ininterrompue de Dieu dans la création, sa protection providentielle sur celle-ci, ainsi que la possibilité d'une intervention extraordinaire par la révélation et le miracle. Autrement dit, le « Dieu » déiste est un Dieu d'un autre monde, distant et irréel. Par conséquent, le déisme diffère fondamentalement du théisme.

Panthéisme

Le panthéisme postule que Dieu est si un avec l'univers qu'il se confond avec lui. Le théisme, en revanche, postule que si Dieu est suprême, il est fondamentalement distinct de sa création et qu'un abîme profond le sépare d'elle. Cela ne l'empêche pas d'être, simultanément – précisément parce qu'il est si exalté (distinct et séparé) – si intime et omniprésent au sein de la création, dans son essence même et sa vie, sans l'entraver. Ce qui frappe également dans le panthéisme, c'est que Dieu, en tant qu'être personnel, s'efface pour devenir une sorte de phénomène accompagnateur.

Dualisme

Le dualisme postule qu'à côté de « Dieu » existe une réalité égale à Lui, créatrice du mal et de la matière. Le dualisme métaphysique strict explique la finitude et le mal en postulant un « principe » ou une « réalité » responsable de ces deux phénomènes, existant éternellement aux côtés de Dieu et s'opposant constamment à sa création et à son contrôle de l'univers . Dans la philosophie de Platon, il s'agit d'une forme de matière éternelle qui rend l'être vulnérable à la finitude et au mal. Dans le manichéisme, cette contre-réalité est un antagoniste malveillant du Dieu bon.

On perçoit ici la distinction fondamentale entre dualisme et théisme. Ce

dernier considère toute contre-réalité équivalente comme radicalement contraire à son concept de « Dieu ».

naturisme

Le naturisme, également appelé naturalisme, notamment sous la forme d'un culte phallique, cherche Dieu dans la nature, par exemple comme un être générateur ou fécondant présent dans le phallus et la vulve. La puissance supérieure que cette religion de la nature vénère dans le phallus, la vulve ou dans toute la nature visible et tangible est alors qualifiée de « divine », au sens de « plus élevée ou plus sublime que les nombreuses choses terrestres ». Généralement, la divinité du naturisme est une figure ancestrale qui garantit la fertilité. Le théisme reconnaît également l'action de Dieu dans la nature, mais comme infiniment supérieure à elle.

12.3. Formes de religion

12.3.1. La religion naturelle stoïcienne .

Bibliothèque St. : K. Leese , *Recht und Grenze der natürlichen Religion*, Zürich, 1954, 15/28.

Le stoïcisme commence avec Zénon de Citium (-336/-264) et dure jusqu'au deuxième siècle après J.-C.

Axiomatique

La logique stoïcienne privilégie l'observation, d'où émergent sans effort des concepts fondamentaux communs à tous les êtres humains. Ce sont des « prolèpseis », des présuppositions. Dieu et certains de ses attributs, la conscience et certains types de comportements consciencieux, et depuis Cicéron (-106/-43), également la conscience de l'immortalité, forment la triade des axiomes.

Cosmologie

Héraclite (-535/-465), patriarche du stoïcisme, affirme que l'univers est guidé par le Logos, l'entendement divin et universel. Cet univers est vivant, animé, rationnel et spirituellement doté. Le devenir et la disparition des choses sont ainsi régis par la logique.

Théologie

Dieu, tel que le conçoit le stoïcisme, est un esprit immortel, rationnel et parfait, pleinement consciencieux et béat. En tant que Père créateur de tout, il est la Providence. Il porte de nombreux noms : Zeus, Héra, Athéna, Héphaïstos , Poséidon, Déméter. — Ainsi dit Zénon : « La légalité universelle

qui réside dans la pensée juste et imprègne toute chose est la même que Zeus, le maître de l'ordre de l'univers. » — Cela semble panthéiste, mais laisse la porte ouverte à une conception personnelle de Dieu.

Éthique

Le Logos omniprésent est simultanément la loi morale qui lie la conscience de tous les êtres, comme l'enseignait déjà Héraclite. Le bien et le mal, le juste et l'injuste, fondés sur la loi naturelle, révèlent la présence de Dieu en chaque homme. La justice ne repose pas sur l'opinion ou l'attitude humaine, mais sur « Zeus et la nature omniprésente », comme le dit Chrysippe (-280/-207).

La règle fondamentale du stoïcisme est donc : « Vivre en accord avec la nature ». Cela revient à vivre en accord avec le Logos de l'Univers, l'Esprit de l'Univers. Nature et esprit ne font qu'un.

Les stoïciens nomment « liberté » le but de la vie consciencieuse, au sens d'une vie intellectuelle et rationnelle, consistant à s'affranchir des contraintes extérieures de la nature et des passions inhérentes à la nature humaine. La maîtrise de soi caractérise donc la morale stoïcienne, qui érige l'« apathie », le détachement, en idéal.

Dans le stoïcisme tardif, on rencontre donc des affirmations étonnantes qui témoignent du mépris du corps. Par exemple, selon *Sénèque* (1/65) dans ses * *Épîtres* * 65 et * *Ad Helv.* * 11, le corps est une prison, un lourd fardeau, un poids accablant, un châtiment pour l'âme. Selon Marc Aurèle (Empereur 161/180), le corps est terre et poussière souillée, chair, souillure nauséabonde, poussière dans un sac. Se libérer de tout cela est la véritable liberté. S'attacher à son corps est le véritable esclavage.

Preuves de l'existence de Dieu .

La preuve cosmologique part du monde comme d'un donné, mais de telle sorte que non pas l'homme dans ses limitations, mais seul le Logos puisse en être la cause.

La preuve téléologique s'écarte de la nature en ce qu'elle constitue un tout finalisé et intentionnel qui témoigne d'une sagesse et d'une splendeur supérieures, et n'est donc pas le fruit du hasard mais d'un architecte divin de l'univers.

Selon Jean Kant, une telle preuve de l'existence de Dieu doit sans aucun doute être mentionnée avec respect : elle est immédiatement la preuve la plus

ancienne, la plus claire et la plus conforme au bon sens.

La preuve conceptuelle – généralement appelée « ontologique » – de l'existence de Dieu ne découle pas de l'expérience vécue, mais d'un concept, à savoir « l'être parfait ». Cet être ne saurait être parfait s'il n'existait pas réellement. Le concept d'« homme » ne correspond pas à cette perfection ; il s'agit plutôt d'un être supérieur qui ne diffère pas du Logos. La perfection englobe essentiellement, parmi d'autres caractéristiques, celle de l'« existence ».

Leese .

La religion naturelle des stoïciens repose – concessions mises à part – sur la recherche de l'absence de nature, où la « nature » est comprise comme telle qu'elle existe avant même que l'homme n'y apparaisse et demeure inférieure à l'humain (notamment dans la vie des sentiments et des pulsions). Cette religion naturelle (à comprendre : intellectuelle et rationnelle), qui méprise la « nature » (au sens naturiste du terme), a exercé une influence considérable sur la culture occidentale, et en particulier sur la religion, jusqu'au déisme des Lumières inclus, ainsi que sur les théologiens chrétiens. Non sans avoir engendré de sérieux problèmes. Ainsi, Leese ...

12.3.2. Déisme(s).

Le terme a été introduit par L. Sozzi (1525/1562) et F. Sozzi (1539/1604), fondateurs du mouvement socinien, pour se distinguer des athées dans leur Catéchisme de Rakan (1605/1609). Originaires de Pologne, ils se sont répandus dans toute l'Europe moderne.

Au XVII^e siècle, le socinianisme englobait la critique de la religion, l'antidogmatisme et un christianisme rationaliste, humanitaire et pacifiste.

D'après *P. Poupard*, *Déisme*, dans : *P. Poupard*, dir., *Dict. des religions*, PUF, 1984, 383, terme vient de 'deus' (lat.), dieu.

Herbert de Cherbury (1582-1648) a présenté pour la première fois cette religion « naturelle » dans son ouvrage **De veritate** (1624), littéralement « De la vérité ». Il affirme qu'il existe un Dieu, créateur de toutes choses, que tous les hommes doivent adorer, principalement en menant une vie consciencieuse. C'est là le cœur de toutes les religions, y compris (quoique peut-être encore imparfaitement) les religions païennes. Le déisme se veut une religion purement naturelle, mais rejette à la fois l'athéisme et le fanatisme religieux.

Le déisme des Lumières se comprend dès leur confrontation avec « les

préjugés, la contrainte, les dogmes » du christianisme établi. L'esprit « éclairé » est guidé par la « raison », qui ne tolère aucune religion révélée. Ainsi, Jean-Jacques Rousseau (1712/1778) affirme que la raison est la seule autorité en matière de religion .

P. Bayle (1647/1706) écrit que « la différence entre déistes et athées est presque inexistante ». L'accent est mis sur le rôle exclusif de la raison et sa liberté de pensée, valeurs chères aux libres penseurs .

Le déisme est né en Angleterre aux XVIIe et XVIIIe siècles et s'est répandu en France et en Allemagne, prenant au passage des formes extrêmes et modérées.

J.H. Walgrave, dans son *article « Le grand siècle de la philosophie allemande »*, paru dans *Tijdschr. v. filosofie* (Leuven) 49 (mars 1987), p. 93, affirme à ce sujet que J. Kant (1724/1804), après sa *Critique de la philosophie pure*, déclare : « *Le grand siècle de la philosophie allemande* » dans *Tijdschr. v. filosofie* (Leuven) 49 (mars 1987), p. 93. *Vernunft* s'opposait au scientisme qui pouvait en découler et défendait les valeurs de la raison, fondée sur un Dieu juste et transcendant, et sur la raison naturelle. Cette raison fonde ce qu'il appelle la « foi », mais il s'agit bien sûr d'une foi rationaliste. Cette foi peut être interprétée comme un approfondissement de la tradition déiste.

Dans le discours politique américain, le terme « Dieu » est employé dans un sens déiste. Le concile Vatican II (1962-1965) reconnaît que l'émergence du déisme est en partie due à une proclamation imparfaite de la religion biblique et aux comportements trop souvent contraires aux principes chrétiens. Examinons la suite à cette lumière.

P. Bayle , dans son *Dictionnaire historique et critique* (1696), découlant de son scepticisme et de sa critique des sources de l'Ancien et du Nouveau Testament, a ouvert la voie à une attitude tolérante envers les religions fondée sur une lecture impartiale de la Bible, indépendante des églises établies.

J. Locke (1632/1704), père des Lumières modernes, publia en 1695 un ouvrage intitulé « Un christianisme rationnel tel que révélé dans la Bible ». Il y critique vivement le développement de la doctrine chrétienne à travers, par exemple, une succession de conciles, et propose en lieu et place « la doctrine simple et rationnelle » que l'on peut tirer des Évangiles.

Note - P. Foulquié / R. Saint-Jean , *Dict . de la langue L'ouvrage* «

Philosophique » (PUF, 1969, p. 157) affirme que le terme déiste « Être suprême » est « plutôt indéterminé ». B. Pascal (1623/1662) est cité dans ses *Pensées* (1670) : « Tous ceux qui cherchent Dieu en dehors de Jésus-Christ (...) tombent soit dans l'athéisme, soit dans le déisme, deux choses que la religion chrétienne rejette avec une égale force ».

H. de Lubac, *Sur les chemins de Dieu* affirme : « Le Dieu du déisme est le Dieu de plusieurs théodicées modernes (notez : théories qui défendent Dieu) qui le jugent et le sondent plutôt que de le défendre. De ce Dieu, on ne sait pas s'il peut encore dire : « Je suis » (*Exode 3,14 ; Jean 8,24 ; 8,28 ; 3,19*). (...) Il est simultanément dépouillé de son mystère, un Dieu fait à notre mesure et défini par notre idéal. Il est confondu avec « l'ordre moral de l'univers » tel qu'un être humain pourrait le concevoir. »

12.3.3. Religion (s).

rue de la bibliothèque :

-- Le P. Heiler, éd., *Die Religionen der Menschheit in Vergangenheit und Gegenwart*, Stuttgart, 1959 ;

-- W. Schmidt, *Origine et évolution de la religion (Les théories et les faits)*, Paris, 1931 ;

-- P. Poupard, dir., *Dict. des religions*, PUF, 1984, 1421/1425 (*Religion*).

'Religion' .

Selon Heiler, le terme « religio » a été emprunté à l'usage préchrétien par la chrétienté, et ce très tôt. « Religio » (verbe : re.ligere) signifie « s'occuper de quelque chose avec soin ». Ceci s'oppose à « neg.ligere », qui signifie négliger. Au contact de tout ce qui est « saint » (« sacré »), « religio » signifie « s'occuper du sacré » (Heiler utilise « le numineux » avec soin).

'Religion' .

Schmidt la définit ainsi : étant donné une ou plusieurs puissances sacrées (qu'il qualifie de « surnaturelles ») reconnues comme personnelles, l'homme, au contact de ces puissances, réagit en ayant conscience de sa dépendance à leur égard. En tant qu'objet scientifique, la « religion » est la totalité des actes vérifiables extérieurement – prière, sacrifice, sacrements, liturgie, mortification (ascétisme), préceptes moraux – par lesquels s'exprime la conviction intérieure relative au sacré.

Cette définition est nuancée car elle privilégie deux faits :

1. puissance, dont Heiler dit qu'elle est numineuse, c'est-à-dire « remplie d'une force dépassant la nature (comprendre : force vitale) », ;

2. Personnel : « Nous postulons le “pouvoir personnel” – selon Schmidt – car on peut se considérer dépendant d’un pouvoir impersonnel, mais seulement de telle sorte qu’il est impossible d’entretenir un dialogue avec lui. Qu’il s’agisse d’une force matérielle comme le cosmos ou d’une loi inviolable de nature intellectuelle, cela revient au même, car ces choses sont lentes et muettes. Si le contact doit être un contact mutuel, alors en aucun cas avec de telles choses. »

Ainsi, selon Schmidt, le bouddhisme le plus ancien ne peut être considéré comme une religion dans la mesure où il nie toute divinité personnelle. Il s’agit d’une philosophie. La situation est différente pour le bouddhisme plus récent et populaire, qui reconnaît un nombre considérable de divinités au sein de sa conception globale .

« **Religion** » . – M. Despland , dans le **Dict . des religions** , part d’une définition provisoire qu’il emprunte à E. Durkheim (1858/1917), fondateur de l’école française de sociologie : « Une religion est un système solidaire de croyances et de pratiques qui s’appliquent à des choses sacrées ». – Si sociologique soit-elle, et si l’on s’intéresse aux groupes, la notion de « choses sacrées » demeure incontournable.

Approches.

Les trois définitions précédentes montrent déjà qu’un même donné peut être abordé de différentes manières. Certains en ont conclu qu’il existe autant de définitions de la « religion » que d’auteurs. C’est une erreur : mis à part les éléments secondaires, l’essence de la religion revient sans cesse : donnée (le sacré) et demandée (une réponse au sacré).

Schmidt définit son approche comme une « science historique comparée ». – « Comparative » signifie qu’on n’adhère pas à une seule religion (contrairement aux théologiens), mais qu’on étudie, par principe, toutes les approches concrètes possibles du sacré avec l’ouverture d’esprit nécessaire. Ce faisant, on vise à dégager un concept général de « religion ».

Sciences historiques

L’« histoire des religions » consiste à remonter aux origines mêmes des faits religieux. Cela n’implique pas de suivre un ordre purement chronologique, mais signifie que, tout comme une culture entière possède une histoire – avec ses développements et ses déclin – , les religions ont elles aussi leur propre histoire, révélant leur essence, avec leurs essors et leurs déclin.

Note : Avec le terme « science historique comparée », Schmidt se distingue, par exemple, de la psychologie, de la sociologie ou de la philosophie de la religion. Il assigne à son domaine une place particulière au sein de l'ensemble des sciences qui ont la religion pour objet. C'est plus ou moins dans cet esprit que nous souhaitons présenter au lecteur une série de courts chapitres afin que, par le biais d'exemples concrets, il se forge progressivement une conception générale et « réelle » de la « religion ».

12.3.4. « Faute de preuves ».

Bibl . st. : A. Maeder, *L'absence de preuves* , dans : *Le Temps* (Genève) 21 octobre 2003, 44.

L'auteur est astronome. Nous réécrivons son texte et l'appliquons au domaine du sacré.

Axiome. – En l'absence de preuves, la logique formelle et la sagesse de la vie imposent toutes deux l'absence de dérivation univoque.

Application . – En l'absence de preuve, la logique formelle et la sagesse de la vie imposent la déduction que cela ne constitue pas une preuve de l'absence de situation problématique.

Modèles. - Aujourd'hui, la communauté internationale de recherche se retrouve confrontée à une multitude d'applications de ce type. - Ce qui nécessite l'application du principe de précaution .

1. Le problème des rayonnements électromagnétiques nocifs.

À ce jour (2003), aucune preuve irréfutable n'établit que ces dispositifs, qu'il s'agisse d'installations ou de téléphones portables , causent un préjudice à l'homme . Toutefois, cette absence de preuve irréfutable ne signifie pas qu'ils sont inoffensifs. Le principe de précaution appelle à la prudence.

2. Le problème des plantes génétiquement modifiées.

Ce problème, source de controverses parfois très vives, n'a pas fait l'objet d'études scientifiques suffisantes. L'absence de preuves irréfutables de la nocivité de ces plantes pour l'environnement, les autres plantes, les animaux ou les humains ne permet pas de conclure logiquement à leur innocuité. D'où la nécessité de prendre des mesures de précaution.

3. Le problème du réchauffement climatique.

À ce jour, aucune preuve formelle ne vient étayer l'hypothèse d'une absence de réchauffement climatique. Cependant, des indices allant dans le

même sens s'accumulent : hausse des températures moyennes, augmentation du nombre de jours de forte chaleur, diminution des chutes de neige, fonte des glaciers et réduction des calottes glaciaires polaires.

Résultat:

Le nombre d'experts niant le réchauffement climatique diminue. Mais, en attendant, un fait demeure : l'absence de réchauffement climatique ne permet pas de conclure à son inexistence. Conséquence : tant que le doute persiste, des mesures de précaution s'imposent.

L'apodicticisme n'est pas encore universellement accepté.

Maeder cite M. Planck (1858/1947) : « Les théories ne meurent jamais sur la base de contre-preuves rationnelles. Elles meurent sur la base de la disparition de leurs derniers défenseurs. » En pratique : contre chacune des théories mentionnées, ainsi que contre d'autres théories, un expert obstiné peut toujours trouver des réfutations, de sorte que la confusion persiste parmi les experts et que, par conséquent, une théorie vraie grâce à des preuves apodictiques ne fait pas l'unanimité, du moins en apparence.

Conclusion. – En l'absence de preuves, on peut bien sûr toujours rejeter une proposition. Mais – et Maeder le souligne – même avec des théories étayées par un ensemble complet de preuves, un expert obstiné peut toujours entraver le progrès. C'est ce que l'on observe dans le débat concernant les conséquences humaines de la maladie de la vache folle, du tabagisme, de l'essence sans plomb et des nitrates. – Maeder conclut : restons critiques envers les « experts » et appliquons le principe de précaution .

Note – Un des arguments fondamentaux contre la religion affirme : « Il n'existe aucune preuve en faveur de tout ce qui est qualifié de sacré. » Et par « preuve », la plupart des opposants entendent « preuve scientifique », de préférence de nature apodictique.

Ils ont raison, dans la mesure où il existe effectivement une absence de preuves strictement scientifiques – c'est-à-dire irréfutables et universellement acceptées. Mais qu'ils considèrent ce qu'affirment Planck et, à sa suite, Maeder : même en présence de preuves, il y a toujours des experts obstinés qui tentent de les réfuter « contre leur gré » (devrait-on dire). Si les critiques de l'absence de preuves strictement scientifiques en faveur de la religion prenaient en compte ce qui se trouve dans le domaine strictement scientifique, ils démontreraient qu'ils n'appliquent pas deux poids deux mesures.

12.3.5. Mentalité « primitive » .

Bible st. : G. Welter, *Les croyances primitives et leurs survivances (précis de paléo-psychologie)* , Paris, 1960,32/42 (*La pensée primitive*) . –

D'emblée, l'auteur prend position contre L. Lévy-Bruhl (1857/1939), qui, dans deux ouvrages volumineux, s'efforça de démontrer que la « mentalité », ou l'axiomatique, des peuples initialement qualifiés de « sauvages » était « prélogique », antérieure au stade culturel ultérieur, dit « logique » (comprendre : moderne). De vifs débats s'ensuivirent pendant des années. Pourtant, dans ses Carnets (publiés seulement en 1949), il note : « En fait – depuis au moins vingt ans – je n'emploie plus le terme « prélogique », qui m'a causé tant de difficultés. » Par là, Lévy-Bruhl, en chercheur honnête, reconnaissait son erreur.

Mode de pensée primitif .

Dans les mêmes Carnets, il écrivait : « Il est impossible d'attribuer aux primitifs une mentalité distincte qui leur soit propre. » Welter s'oppose farouchement à une telle opinion. Il considère que la façon de penser des primitifs est si intrinsèque à leur nature qu'il ne pouvait rien faire d'autre – du moins le dit-il – que de lui consacrer une discipline à part entière : la paléopsychologie .

Remarque – Il convient de noter que Welter réduit ainsi la mentalité primitive à une question de psychologie, ce qui est hautement critiquable. – Il s'appuie sur une affirmation de V. Cousin (1792/1867) : « Le raisonnement n'est qu'un instrument aussi utile pour les énoncés faux que pour les énoncés vrais. »

Remarque – Ceci n'exprime pas l'essence mais l'utilité de la pensée et de la vie logiques, et sous-estime leur validité intrinsèque.

Logique primitive .

Welter soutient que la logique sauvage la maîtrise aussi bien que nous. Prenons l'exemple des Aborigènes australiens : leur système matrimonial est très complexe, mais les déductions qu'ils en tirent sont rigoureusement justifiées. Welter juge ces déductions « irrationnelles », « fausses ».

Note – Welter parle comme un homme résolument moderne, radicalement convaincu de la valeur exclusive de la pensée moderne.

Positions préliminaires

Les axiomes des primitifs sont faux pour deux raisons : ils pensent

« synthétiquement » et « animistiquement ». – Nous allons maintenant aborder brièvement ce point.

1. Les primitifs confondent ce que nous, modernes, distinguons.
Welter qualifie cela de « synthétique », par opposition à « analytique ». Le visible et l'invisible, la partie et le tout, le modèle et l'original, le nom et celui qui le porte, les choses et leur mana (force vitale occulte) – le passé et le présent, le présent et l'avenir, le lointain et le proche – sont confondus.

L'individu primitif pense immédiatement de manière concrète : un habitant de l'océan Indien, par exemple, dit « mon/ton/son couteau » mais ne peut pas dire « un couteau » comme terme abstrait, tandis que ce même Océanien énumère quatre-vingt-sept coquillages.

Note - Welter réfute cela, car bien que l' Océanien dise « mon couteau », « ton couteau », « son couteau », il répète invariablement « couteau », qui est le terme identique et donc abstrait !

Note – Les « confusions » énumérées sont expliquées plus en détail dans le petit livre solide de Welter , grâce à une axiomatique qui, bien que non moderne, reste valable, notamment dans le domaine de l'occultisme (même si ce n'est pas toujours comme le pensaient les primitifs).

2. Les peuples primitifs perçoivent tout ce qui existe comme du « mana », chargé d'une mystérieuse force vitale. Welter assimile la force vitale à l'âme et nomme « animisme » la préposition du mana . Sur le plan terminologique, c'est son droit, mais cette terminologie est sujette à critique : une même âme peut d'abord être mana , chargée de force, puis, par la magie noire, ne plus l'être. Il convient donc de ne pas confondre trop facilement « dynamisme », la préposition du mana , et « animisme », la préposition de l'âme.

Welter , qui donne par ailleurs de magnifiques exemples de dynamisme et d'animisme dans sa brochure, qualifie une telle vision du monde et de la vie d'« imprévisible, jamais nécessaire, toujours inattendue et arbitraire » (oc., 36). Naturellement, cette affirmation repose sur son axiomatique moderne, qui rejette fondamentalement le dynamisme et l'animisme comme étant erronés.

Néanmoins, il affirme que le primitif (le magicien) instaure l'ordre en maîtrisant et en dirigeant le mana , et, par exemple, en combattant les forces vitales malfaisantes et en favorisant les forces salvatrices. Il nomme cela « magisme », c'est-à-dire la pratique de la magie (le contrôle de la force vitale).

Cependant, aux yeux de Welter , une telle conception de l'établissement de l'ordre est archaïque et donc erronée.

12.4. Religion et magie

12.4.1. Magie et religion

Oc, 66/68. – La priorisation de la force vitale (manaïsme) engendre le magisme et la magie. Il s'agit – selon l'auteur – de « l'art d'influencer, par des rites appropriés (actes sacrés), la situation, le cours des événements ou le comportement des individus » (oc, 66).

Remarque – Cette description ne fournit pas une définition stricte, mais mentionne quelques applications notables de la magie.

La magie n'est pas une religion.

Welter signale deux différences.

1. Le rite magique atteint son but uniquement par le rite lui-même. « C'est précisément ce qui le distingue du rite religieux » (ibid.), qui repose avant tout sur la foi en une puissance supérieure. S'il atteint son but, c'est grâce à la ferveur du croyant qui s'en remet exclusivement à une force non humaine exauçant ses prières. – En résumé : « La magie contraint ; la religion ne peut que supplier » (ibid.).

L'auteur admet qu'une certaine analogie (similitude et connexion partielles) relie la magie et la religion, mais « ce n'est qu'une illusion » (sic).

2. Le rite magique diffère des rites chrétiens. En effet, la magie est par essence « amoral », c'est-à-dire qu'elle fait abstraction de la morale : elle ne recherche que des avantages matériels et égoïstes. Ces avantages sont « peut-être justifiables » s'ils consistent, par exemple, à guérir un malade ou à assurer une bonne récolte, mais condamnables s'ils visent, par exemple, à tuer un être humain. Le résultat détermine si la magie cherche ou non à atteindre le « bien ».

Ainsi, on entend régulièrement parler de « la religion » des Bambara , des « rites religieux » des Kanak ou des Jivaro . Quiconque s'exprime ainsi se trompe. On peut parler de « croyance » pour exprimer l'angoisse ou l'espoir qui anime ces peuples primitifs. Car ils ne demandent pas à une divinité de mettre fin à leurs soucis ou de combler leurs attentes. Ils détiennent eux-mêmes l'instrument nécessaire pour atteindre leur but, et s'ils n'y parviennent pas,

c'est que cet instrument, le rite magique, a été mal utilisé.

Le témoin reste présent. Welter affirme que les rites magistériels dominaient la vie à l'époque archaïque, mais sont loin d'avoir disparu au cours de l'évolution. Ils étaient indissociables des religions polythéistes (qui privilégiaient un panthéon de divinités), et le chrétien « moyen » a longtemps cru – et croit parfois encore – que les gestes du prêtre officiant possédaient une valeur intrinsèque. De plus, au sein de nos sociétés modernes, on rencontre d'étranges formes de superstition.

Note – Que dirait Welter de notre époque actuelle, marquée par le Nouvel Âge ? Par exemple, une cliente de la haute couture parisienne demande que la « vierge », la plus jeune des « petites mains » (« petites »), soit la plus jeune des « petites mains ». « mains »), crache dans l'ourlet du vêtement en cours de finition. Les rites de ce genre ne changent jamais, tandis que les religions évoluent. Ainsi Welter ...

Paradoxe.

Welter déclare : « En résumé : la magie primitive est la connaissance et le contrôle des esprits » (oc, 68).

Note – Si l'on sait maintenant quel rôle important jouent « les esprits » (divinités, ancêtres, esprits de la nature, mages défunts) au sein du système d'une culture primitive – et Welter le sait aussi –, cela entre clairement en conflit avec l'image non religieuse qu'il donne de la magie primitive (et de toute magie) : même si la magie croit en sa propre efficacité, le mage fait généralement appel à des puissances supérieures et n'est pas exclusivement autocratique, mais aussi véritablement religieux.

Paradoxe

Welter affirme que la magie est « par définition » amoral, mais il néglige la conscience – parfois élémentaire – que tous les connaisseurs de magie – y compris les primitifs – développent s'ils prennent la peine de s'observer en tant que participants (« participants »). Dans son ouvrage, l'auteur rassemble une masse considérable de données authentiques, mais en observateur moderne et, de ce fait, excessivement détaché. Tellement détaché que les faits eux-mêmes ne se révèlent pas pleinement tels qu'ils sont. Or, il est loin d'être le seul dans ce cas : nombre d'observateurs modernes sont si convaincus de la supériorité de la pensée occidentale qu'ils réduisent tout ce qui relève de la religion, et en particulier de la magie, à ce qu'ils y projettent, à savoir leurs propres présuppositions, qu'ils imposent aux données, persuadés de détenir

« la vérité » en la matière .

12.4.2. Folklore primitif

Oc., 198/207 (*Le folklore des primitifs*). – Une définition courante du « folklore » est la suivante : « l'ensemble et le système des réalisations culturelles immatérielles caractéristiques des sociétés non alphabétisées ou agricoles ». Les croyances religieuses , les rites, le culte, les fêtes et les récits sont mentionnés comme expressions culturelles folkloriques .

Welter traduit cela par « sagesse populaire traditionnelle ». Il fait référence à deux interprétations :

1. Le folklore comprend uniquement la littérature populaire orale ;

2. Le folklore englobe également des expressions culturelles telles que les coutumes, l'architecture rurale, les outils traditionnels et les rituels (voir A. Van Gennep (1873/1957) ; *Manuel de folklore français contemporain* (1937/1958)). Welter juge cette seconde définition trop large et se limite à tout ce qui possède une valeur esthétique dans l'activité créative des peuples primitifs (folklore esthétique). Son champ d'application comprend les textes oraux, les chants, la musique, la danse et les arts plastiques . Nous examinerons quelques exemples qu'il cite.

Mot magique ou mot de pouvoir .

La véritable poésie, mais des textes empreints d'une force vitale, se trouve par exemple dans les Védas indiens. Le peuple russe, selon l'auteur, a préservé ce genre avec une intensité particulière. Citons-en un fragment : « Je me revêtirai de nuages. Je me ceindrai de l'aurore. Je m'inclinerai comme la lune levante. Je me parerai d'innombrables étoiles. »

Au passage : l'intention magique est que celui qui parle ainsi tente de s'approprier les forces vitales des nuages, de l'aube, de la lune montante et des étoiles. Mais Welter hésite constamment quant à sa dimension poétique. – Les paroles de pouvoir sont parfois exprimées dans une langue que plus personne ne comprend. Welter prend pour exemple les « prières » que les éleveurs de bétail de l'ouest de la France « récitent » dans les étables pour le bien-être des animaux : des sonorités latines et vieux français s'y mêlent à des « mots » totalement incompréhensibles.

Drame rituel

Le folklore russe est ici à l'honneur, avec une action dramatique intense qui se déploie dans un espace minutieux dédié aux mots, aux gestes et aux chants. Prenons par exemple la pièce de mariage qui dure des heures,

ponctuée de scènes telles que la visite des entremetteurs chez les parents de la jeune fille, l'enlèvement et le chagrin de la séparation. Le tout s'entremêle avec d'innombrables chants qui expriment les émotions de tous les protagonistes.

Magie ou drame de pouvoir .

Le jeu du mariage, cependant, est plus qu'esthétique : il est chargé de force vitale (« mana ») qui chasse les mauvais esprits, favorise l'abondance des enfants, assure la sécurité du foyer et soutient la fertilité des plantes et du bétail.

Welter cite *Evreinoff, Histoire du théâtre Russe sur .*

À la fin du XIXe siècle, Evreinoff découvre un village où presque tous les habitants étaient illettrés. Pourtant, toutes les jeunes filles étaient capables d'exécuter l'intégralité du jeu nuptial, y compris les paroles et les chants, ainsi que la cérémonie religieuse dans son intégralité. Il est intéressant de noter que les habitants de ce village, bien qu'attachés à l'Église orthodoxe, ne considéraient un mariage religieux comme pleinement « valide » que s'il était « renforcé » par un jeu nuptial, apparemment imprégné de force vitale (mana).

Histoire d'animaux.

Certaines religions donnent lieu à cela. Par exemple, le totémisme, qui postule qu'un animal sacré — à comprendre : doté de pouvoir — est la source de la force vitale d'un groupe. et cette religion hindoue qui érige en dogme la « métempsychose », la transmigration de l'âme d'une personne décédée dans un animal.

Un thème récurrent est celui de « l'âme hors du corps ». Un « géant », un « glouton », un magicien sèment la terreur dans la communauté. On le poursuit, on le tue. Mais il n'est pas vraiment mort pour autant, car il faut tuer son âme, généralement réfugiée dans un petit oiseau perché dans un arbre lointain. Dans un conte tatar, deux jeunes gens tuent une magicienne en lui arrachant les entrailles ; mais elle survit. Ils lui demandent où est son âme. Elle répond : « Sous la semelle de ma chaussure, sous la forme d'un serpent à sept têtes. » L'un des jeunes gens tranche la semelle en deux avec une épée et coupe les sept têtes du serpent : la sorcière est morte .

Note – Il s'agit d'une représentation voilée du combat magique contre une figure de magie noire : la résistance des magiciens ou sorcières noires suit un schéma similaire : l'un élimine ; l'autre continue d'éliminer, mais la sorcière

réapparaît sans cesse jusqu'à ce que son âme soit définitivement anéantie. Ce récit est un modèle du genre.

12.4.3. Manisme(s).

Rue de la bibliothèque : W. Schmidt, *Origine et évolution de la religion*, Paris, 1931, 88/104 (*Le manisme*).

« Manes » (littéralement) signifie « ombres des morts » ou encore « monde souterrain ». – H. Spencer (1820-1903) a développé la théorie sociologique d'A. Comte (1798-1857), mais sous un angle évolutionniste : sept ans avant Charles Darwin, il publia « *L'Hypothèse du développement* » (1852), dans lequel il défend l'idée d'évolution non pas sur la base de faits, mais comme ontologie (théorie de la réalité). Chose singulière : il ne reconnaît pratiquement aucun déclin ; à ses yeux, l'évolution est donc un progrès pur. – Les spécialistes des religions ont réservé un accueil glacial à Spencer.

La théorie de Spencer est la forme la plus complète et la plus radicale de l'« évamérisme », la théorie religieuse d'Éhéméros (Évémère, IV^e/III^e siècle av. J.-C.), dont l'œuvre, écrite vers 270 av. J.-C., connut une grande popularité dans l'Antiquité. Thèse principale : les souverains antiques et les héros divinisés furent vénérés comme des divinités au fil du temps en raison de leurs exploits.

Schmidt résume ce que dit l'ouvrage de Spencer, *Principes de sociologie* (I (1876), II (1882), III (1896)), sur le sujet .

Théorie fondamentale

Il n'y a pas d'exception : le « culte des ancêtres », au sens le plus large, signifie « culte des morts ». Il constitue la racine commune de toutes les religions. Derrière les divinités, derrière tous les êtres supérieurs, on découvre toujours une personnalité humaine.

Pour le « sauvage », tout ce qui est exceptionnel est considéré comme surnaturel ou divin. C'est ainsi qu'il désigne ceux qui se distinguent du lot. Par exemple, l'ancêtre considéré comme le fondateur du groupe (tribu), le chef réputé pour sa force et son courage, le guérisseur de grande renommée, l'inventeur d'une chose importante, ou encore un étranger qui fut, par exemple, un conquérant.

de Schmidt .

Tout d'abord : aucune religion ne se résume exclusivement à l'homme. Ce n'est toujours qu'un aspect de la religion.

Schmidt note ensuite que les manismes reflètent les stades de développement de la culture. – Nous reproduisons ce qui suit. – La plupart des cultures primitives présentent un Être suprême sans épouse ni famille, et en dessous, le couple ancestral qui, une fois créé par l'Être suprême, a fondé la tribu. C'est le cas des Pygmées d'Afrique centrale et d'Asie, des Australiens du sud-est de l'Australie, de certains Californiens , des Algonquins primitifs , et dans une certaine mesure des Koriaks et des Aïnous.

Chez les Australiens que nous venons de mentionner, les deux figures ancestrales apparaissent sous la forme de deux totems sexuels (généralement de petits oiseaux), dont l'un est le progéniteur de tous les hommes et l'autre l'ancêtre de toutes les femmes.

Note Le terme « totem » provient des Odjibwa (Indiens des Grands Lacs), où « ototeman » signifiait « membres de la famille ». Le totémisme est une théorie très controversée, mais il renvoie à une réalité indéniable : un objet, une plante ou un animal joue le rôle de fondateur commun des liens familiaux (famille, clan, tribu), de sorte que chaque membre est, à sa manière, porteur d'un totem.

Chez les Australiens mentionnés, les totems interviennent dans les rites d'initiation où les jeunes deviennent semblables aux ancêtres et partagent ainsi les droits des membres actifs du groupe. Les totems participent également aux rites préparatoires au mariage.

On aborde souvent les morts non avec crainte, mais avec amour. Ainsi, pendant des mois, les proches, et surtout la veuve, conservent les restes du corps – à savoir le crâne et les ossements – comme de précieux souvenirs. C'est ainsi que cela se passe chez les autochtones des îles Andaman et chez les Kurnai , dans le sud-est de l'Australie .

Les Pygmées d'Afrique et d'Asie quittent leur campement lorsqu'un des leurs décède, non pas tant par crainte pour le défunt que par profond respect pour l'Être suprême. Il en va de même pour une mort prématurée – fréquente – interprétée comme un châtiment divin, dont on fuit alors la colère. On retrouve des observations similaires chez les peuples fuégiens (Amérique du Sud).

Schmidt critique vivement le manisme de Spencer en général. Cependant, il souligne que l'ancêtre, et en particulier le premier homme, relègue souvent

le rôle principal de l'Être suprême au second plan, au point de le faire disparaître. Un point que Spencer n'a pas relevé. Ainsi, Schmidt...

12.4.4. L'essence de la magie.

de la bibliothèque : Th. Van Baaren , *Labyrinthe des dieux (Introduction à la science religieuse comparée)*, Amsterdam, 1960, 189/195.

L'auteur commence par affirmer qu'il existe un désaccord considérable concernant la nature de la magie, et défend en retour sa propre interprétation.

Modèles .

Le Papou des îles Trobriand met beaucoup de magie dans la construction de son canoë capable de naviguer en haute mer :

1. Il sait très bien que, pour être efficace, son canoë doit répondre à toutes les exigences naturelles, car un canoë mal construit se révélera inutilisable, même avec toute la magie possible ;

2. Cela ne l'empêche pas de faire appel à des pouvoirs surnaturels pour la construire.

Les Inuits (Alaska) exécutent des danses rituelles pour assurer une pêche fructueuse :

1. ils font appel aux divinités et aux esprits qui peuvent répondre librement à leur supplication ;

2. Les résultats ne sont donc pas imposés mécaniquement.

Théorie rhétorique .

Van Baaren s'appuie sur l'érudit anglais Hildburgh . Ce dernier a souligné que, dans bien des cas, la magie est une forme de démonstration, comme en témoignent les coutumes japonaises. Un incendie se déclare. On verse un bol d'eau, non pas dans la conviction que le rituel de verser de l'eau éteindra le feu de lui-même, mais pour transmettre une idée à des êtres supérieurs : on les persuade non seulement par la pensée, ni seulement par les mots, mais aussi par les actes. On manifeste rituellement et visuellement ce que l'on souhaite. Voilà ce qu'est la « magie », selon Van Baaren , dans la plupart des cas. La magie n'est donc pas contraire à la religion, mais bien une forme de religion !

Note – La rhétorique est l'art de transmettre un message. En l'occurrence : un message, exprimé par des actes (rituels), adressé à des êtres supérieurs bienveillants.

Origine mythique .

Les Ewe , un peuple du Togo, ont une légende sur l'origine de la magie. – Au commencement était Dieu. L'homme vivait avec Lui. Lorsque l'homme vint s'installer sur terre, il ne put plus s'adresser directement à Dieu pour obtenir de l'aide. Dieu créa alors le pouvoir magique et les rituels afin que l'homme puisse se sauver lui-même en cas de besoin. – Autrement dit : selon les Ewe , la magie est d'origine divine.

Une image populaire .

Le magicien agissant arbitrairement et obtenant des résultats avec une certitude automatique est un concept qui remonte à l'Antiquité tardive. Transmise par la Renaissance et le XVIIe siècle, cette théorie s'est répandue jusqu'à nous et s'est, dans une certaine mesure, banalisée. Il existe bel et bien une pratique magique – à l'échelle internationale – pratiquement identique partout, censée garantir un résultat « mécaniquement certain ». La notion de banalité s'applique à cette pratique, mais – comme le soutient Van Baaren – les rites en question ne sont qu'un sous-produit de la religion.

Pseudoscience

E.E. Tylor (1832/1917) et J.G. Frazer (1854/1941) affirment que la magie est une pseudoscience et, par conséquent, vouée à l'échec. La magie est ainsi jugée à l'aune de la notion de « science moderne ». Cette conception est, bien entendu, sujette à controverse, car la magie n'est pas, en réalité, une technique permettant d'obtenir des résultats par des moyens non scientifiques (sauf dans le sens populaire évoqué précédemment).

Magie et dynamisme .

R.R. Marett et A. Bertholet interprètent la magie de manière dynamique , c'est-à-dire comme l' application de la croyance en la force vitale. Ils opposent toutefois cette conception à ce qu'ils appellent « animisme » et « religion ». En d'autres termes : la magie consiste à travailler avec la force vitale sans faire intervenir d'êtres supérieurs. Van Baaren considère cette interprétation du dynamisme comme excessive. Cette théorie ne répond pas à la question : « Si la magie se résume au contrôle d'une force vitale impersonnelle, pourquoi, dans la quasi-totalité des pratiques magiques (à l'exception de la magie populaire), fait-on appel à des êtres supérieurs, des esprits ? »

Conclusion . – Van Baaren conclut que la magie de la pluie (pour obtenir les conditions météorologiques souhaitées) La magie de guerre (pour soumettre l'ennemi), la magie de fertilité (pour produire une progéniture) et

des rites religieux similaires permettent d'obtenir des résultats, mais pas de manière parfaite, autonome et mécanique.

12.4.5. Religion et sécularisation .

Bible st. : M. Hunyadi, *Le chef-d'œuvre de Max Weber interrogé* , dans : *Le Temps* (Genève) 29.11.2003,46. –

M. Weber (1864/1920) publie en 1904/1905 *Die Protestant Ethique L'Esprit du capitalisme* , œuvre fondamentale de la sociologie scientifique, est un ouvrage majeur . Sa méthode s'affranchit des limites des sociologues qui réduisent la sociologie à une science naturelle et transcende la méthode humaniste de W. Dilthey (1833-1911), qui privilégiait la psychologie de l'expérience. Dans la lignée de J. Droysen (1808-1884), Weber accorde une grande importance à la compréhension (« Verstehen ») de la culture et de ses valeurs, entendant par là ne pas placer les expériences individuelles au centre de sa réflexion, mais s'efforçant d'élaborer un « idéal-type », une conception englobante de la culture.

Une traduction française .

Hunyadi se rapproche de la nouvelle traduction de J.-P. Grossein, sociologue des religions et spécialiste de Weber, qui tente de comprendre Weber.

Les problèmes.

Weber a cherché à analyser la contribution de la morale protestante à l'émergence du capitalisme moderne. Sa conclusion : il existe des « affinités préférentielles » entre le code de conduite des protestants – notamment des calvinistes – et l'« ethos » (comprendre : comportements, coutumes et mentalités) des capitalistes. La méthode globale et ses types idéaux s'intéressent précisément à ces affinités.

Weber considère, d'une part, la religion protestante (en particulier calviniste) comme une religion séculière centrée principalement sur le monde terrestre et, d'autre part, le capitalisme comme un mode de vie « rationnel » (c'est-à-dire en phase avec le monde séculier) et calculateur. En qualifiant la religion de présupposition d'un phénomène économique, Weber se distingue de l'interprétation marxiste (c'est-à-dire historico-matérialiste) de l'économie, qui la conçoit comme le produit des rapports matériels mutuels entre les individus. Weber ne considère donc pas la classe sociale d'un individu comme le facteur exclusif dans les sphères sociologique et économique, contrairement au marxisme.

« **Entzauberung du Monde** ».

de remplacer la traduction française classique de ce terme, « désenchantement du monde », par « démagification du monde », mais il a finalement conservé la traduction établie. Nous traduisons ici par « désenchantement du monde » : à travers le tournant du protestantisme et du capitalisme moderne vers ce monde terrestre – que l'on appelle « sécularisation », « mondialisation », voire « mondialisation » – a émergé l'un des types typiquement « modernes » de religion (et de capitalisme). Le caractère sacré traditionnel qui, auparavant – dans ce que l'on appelle aussi « religion et capitalisme prémodernes » – conférait aux activités terrestres leur essence de « voûte céleste », devient « rien », « le grand vide », ou, dans un sens moins laïque, un « déïsme » (qui postule un « Dieu » vague) ou un vestige, témoin de la vie prémoderne au sein de la vie terrestre.

Points vulnérables. Hunyadi nomme les cinq grands.

1. Comment les idées ou les articles de foi peuvent-ils influencer la vie quotidienne et économique ?

En osant entreprendre une telle analyse, Weber est-il désormais un adepte de la matérialisme ou un non-matérialiste ?

3. Quel type de causalité présentent ces relations de préférence ? Plus précisément : le capitalisme a-t-il préféré le protestantisme ou le protestantisme a-t-il préféré le capitalisme ? Pourquoi ? Comment ?

4. L'interprétation de ces deux aspects culturels, le protestantisme et le capitalisme, découle-t-elle respectivement de leur conception du sacré et du divin, ou de leur psychologie ?

5. Quel rôle joue l'irrationalité dans le comportement humain ? Immédiatement : comment définir « rationnel » ? Dans quelle mesure le capitalisme est-il rationnel ? Dans quelle mesure le protestantisme a-t-il - contribué à la « rationalisation » (comprendre : sécularisation) ?

Qu'est-ce qui est correct « à comprendre » ?

Selon Hunyadi, une première et une seconde lecture sont possibles.

1. On lit l'œuvre de Weber et on acquiert des informations sur les similitudes entre le protestantisme et le capitalisme moderne.

2. On découvre avec Weber comment ces similitudes, qui ne peuvent être établies matériellement en elles-mêmes, peuvent être démontrées et par quel type de preuve. Autrement dit : on entrevoit ce que pourrait être la « compréhension » !

12.5. Formes et entités subtiles

12.5.1. Un fétiche.

Bible st. : PW Schmidt, *Origine et évolution de la religion* , Paris, 1931, 86/88 (*La religion fétichiste*).

Le mot portugais « fetoço » , issu du latin « factitius », signifie « fétiche » en portugais. Au contact des cultures ouest-africaines, les Portugais observèrent les populations noires utiliser toutes sortes d'objets, tels que des dents, des pattes, des queues, des plumes, des cornes, des coquillages, des morceaux de fer, des chiffons, des boules d'argile piquées d'épingles, etc. Ces populations les vénéraient, leur adressaient des prières et les offraient en sacrifices, espérant ainsi obtenir des résultats. Toutefois, elles insistaient sur le fait que cette vénération ne concernait en aucun cas les objets purement matériels.

Schmidt va chercher A. Glyn Leonard, *Le Bas-Niger et ses tribus* , Londres , 1906. Il dénonce l'usage irresponsable du terme « fétiche ». L'objet visible et tangible « contient en lui-même ou représente les ancêtres divinisés de la famille, de la tribu ou du groupe ».

Le langage utilisé par Glyn Leonard suggère que « fétiche » signifie « objet magique » (ce qui est correct), « amulette » (qui est une application, à savoir « objet magique comme protection ») ; « coup du destin » (qui est une application malveillante).

Élément.

Nulle part au monde — pas même en Afrique de l'Ouest, région emblématique de ce qu'on appelle le « fétichisme » — la religion tout entière ne se réduit pas à la pratique d'un fétiche. Ce dernier n'en est même pas l'élément principal.

Schmidt déclare.

1. En Afrique de l'Ouest, un dieu du ciel est vénéré comme l'être suprême par des sacrifices, des prières et des rites, en union avec son épouse suprême, la terre. De leur union naît une multitude de divinités.

2. De plus, et presque au même titre, les ancêtres, les princes et les chefs de village sont vénérés. Ces cultes s'accompagnent souvent de massacres . Ces êtres supérieurs habitent parfois leurs images et tout objet matériel qui, après transformation, devient un fétiche.

Fétichisme

Ch. de Brosses (1709/1777) dans son ouvrage , *Du culte des dieux fétiches ou parallèle de l'ancienne religion de l'Egypte avec la religion de la négritie* , Paris, 1760 , voit fétichisme comme Un d'abord phase dans le développement des religions . -

A. Comte (1798-1857 ; fondateur du positivisme) dans son *Cours de philosophie L'ouvrage Positive* (Paris, 1884) considère également le fétichisme comme la première phase (suivie du polythéisme et du monothéisme), mais dans un nouveau cadre conceptuel. Comte désigne le soleil, la lune et la terre comme les « grands fétiches ».

J. Lubbock (1834/1913) dans son ouvrage *L'origine de la civilisation et le Primitif L'ouvrage *La Condition de l'homme** , publié à Londres en 1870, s'inscrivant dans la lignée de Comte , postule qu'après une phase athée, une religion fétichiste a émergé. – Il est curieux que ni Comte ni Lubbock n'aient eu de disciples notables.

Schmidt .

La croyance fétichiste n'existe nulle part en tant que religion distincte. De ce fait, elle ne peut être interprétée comme la première phase de la religion. Par ailleurs, cette croyance ne trouve pas son origine dans des cultures très primitives, mais au sein de tribus possédant déjà une civilisation plus développée. Il s'agit principalement des Afro -Africains de ce qu'on appelait autrefois la Haute-Guinée, des Polynésiens, des Dravidiens en Inde, de plusieurs tribus amérindiennes du sud de l'Amérique du Nord telles que les Pueblos et les Maskogis , ainsi que des Algonquins et des Sioux, qui, par exemple, possèdent des sachets contenant des « médicaments ».

Conclusion

Le terme « fétichisme » désigne soit la croyance aux fétiches, soit la théorie qui s'y rapporte (de Brosses , Comte , Lubbock). Bien que le fétichisme ait été discrédité en tant que théorie globale, certaines personnes continuent d'utiliser ce terme pour désigner une religion.

Un modèle.

J. Lantier , dans **La cité magique **, Paris, 1972, p. 194, écrit : « Dans les régions où fétichistes et musulmans, bien plus évolués, vivent côte à côte, des bijoux similaires n'ont pas la même signification. Ce qui est destiné à conjurer les mauvais esprits chez les femmes fétichistes devient un moyen de séduction

pour les musulmans. »

Par ailleurs, les femmes islamisées sont très rarement voilées. La bouche est immédiatement découverte. Seuls le nez et les oreilles sont ornés, et il ne s'agit plus d'objets ordinaires, mais de véritables bijoux ayant une valeur marchande.

Et, lorsqu'on parle avec des Africains ou des connaissances en afrikaans, on entend très facilement, par exemple : « Il a consulté un fétichiste » pour indiquer qu'il a consulté un magicien.

12.5.2. Le « yidam » comme une sorte de forme-pensée.

Rue de la bibliothèque : J. Mann/ L. Short, *Le Corps de Lumière* , Amsterdam, 1992 (ou : *Le Corps de Lumière* , New York, 1990).

Dans cet ouvrage, trois aspects de l'existence humaine sont abordés :

1. l'existence liée au corps biologique (vie corporelle et mentale) ;
2. le système d'énergies (appelé le « corps subtil ») ;
3. l'énergie cosmique malléable qui est distribuée partout (le « corps cosmique ») .

Le corps subtil ou énergétique est central : il est enraciné dans le corps physique et, s'il se développe suffisamment, il constitue le berceau du corps cosmique que « l'être humain libéré » acquiert au sein de l'énergie cosmique omniprésente. Ainsi, nous nous trouvons dans le dynamisme.

Les auteurs constatent que, concernant cette triple nature, il existe de nombreuses divergences d'opinions et de points de vue différents à travers le monde. Ils s'efforcent de clarifier cette situation complexe. Ainsi, ils abordent d'abord les traditions hindoues, puis les traditions bouddhistes. Bouddha lui-même a rejeté toutes les questions relatives à la divinité, à la réincarnation et autres concepts similaires, les jugeant non pertinentes, et s'est consacré à un seul thème : l'éveil du rêve qu'est le monde et la vie.

Hinayana et Mahayana , et plus particulièrement le bouddhisme tantrique, ont développé des concepts relatifs au corps subtil. Depuis la publication de ** Clear Light of Bliss ** de G.K. Gyatso (Londres, 1982), il est apparu clairement que le corps subtil, ses chakras et ses canaux énergétiques (nadis) jouent un rôle déterminant dans le bouddhisme Vashrayana ou tantrique. Une difficulté réside dans le fait que ces descriptions, dans la mesure où elles omettent des données non essentielles – transmises oralement –, décrivent également des

états de conscience comme des « corps ». Cela se comprend dans une certaine mesure, puisque chaque type de conscience possède sa propre matière.

Aspect particulier .

Le bouddhisme tantrique possède ses propres aspects tels que le « shod » (un rite féroce), le « tulku » (un maître de sagesse réincarné), le « stupa » (un monument commémoratif), les instruments (des poignards, par exemple) et le « yidam ».

Les exercices quotidiens d'auto-libération des étudiants ont pour axiome bouddhiste fondamental « le vide créateur » d'où émerge tout ce qui existe . Cela n'empêche pas les étudiants qui vivent à partir de ce vide et se libèrent d'avoir besoin d'un guide et d'un niveau d'existence supérieur.

Le « yidam » joue ce rôle. D'une part, le yidam est une sorte de divinité bisexuelle (qui est vénérée), et d'autre part, cette « entité » n'est qu'une émanation ou une création des disciples eux-mêmes.

À titre de comparaison, les auteurs affirment : « Dans le christianisme, aucun croyant ne penserait jamais que la Vierge Marie fait partie de sa nature profonde. » – Le Yidam est dans les disciples et en même temps hors d'eux, voire au-dessus d'eux.

Le yidam occupe une place centrale dans les efforts mentaux. Les auteurs le qualifient d'« archétype », une sorte d'incarnation supérieure présente en et au-delà de celui qui lui rend hommage. Le yidam réside dans un « corps » supérieur, un idéal énergétique. On peut entrer en contact avec lui, et même s'identifier progressivement à lui par le biais de rites et de prières.

Un enseignant de sagesse

« Il est incroyablement rassurant — au moment où le besoin se fait sentir — de ressentir la présence d'un tel être, comme une sorte de maître et partenaire cosmique bienveillant ou courroucé qui prend le relais là où le gourou humain (maître de sagesse) échoue » (oc, 51).

Note – Le bouddhisme est essentiellement – du moins dans le cas du Bouddha historique – un humanisme, en ce sens que la divinité (si elle n'est pas absente, du moins) y est hautement secondaire et que les efforts et les « possibilités » humaines en constituent le fondement. Cependant, la croyance en un corps subtil et en un cosmos imprégné d'énergie dans lequel nous baignons confère à l'humanisme bouddhiste un dynamisme, essentiel à toutes

les religions traditionnelles. En ce sens, il est « religieux ».

L'aspect religieux est bien sûr clairement présent dans le bouddhisme Mahayana et Vashrayana , mais d'une manière qui les distingue significativement du Bouddha historique.

La pertinence d'un concept comme le yidam au sein du christianisme dépend du développement des formes-pensées : celles-ci émanent de l'homme et le reflètent, mais acquièrent progressivement une forme d'existence indépendante. Un yidam est, après tout, une forme-pensée.

12.5.3. « Totalité » démoniaque.

Bibl . st. : *WB Kristensen , Collected Contributions to the Knowledge of Ancient Religions* , Amsterdam, 1947, 131/290 (Cycle and Totality).

Dans la première partie, le concept sacré de « cycle » est abordé (oc., 233/266). La seconde partie traite plus explicitement de la « totalité », c'est-à-dire de la combinaison des contraires (bien/mal, salut/désastre, santé/maladie, par exemple, et leurs inverses). Nous nous attarderons brièvement – trop brièvement – sur ce dernier point.

La connexion.

Le cycle rituel, à la fois local et temporel, exprime la vie « éternellement » récurrente que les divinités infernales – démoniaques – confèrent à l'humanité terrestre. Ce cycle consiste en un rite accompli à partir d'un point précis dans le temps ou l'espace, et qui revient circulairement à son point de départ. Tel est le signe. Le signifié est la vie qui connaît l'ascension et la descente, puis la descente et l'ascension. Lorsque l'acte sacré est revenu à son point de départ, le cycle est « achevé », « complet », « parfait », car il englobe l'ascension et la descente, la descente et l'ascension, c'est-à-dire la totalité de ce que le démoniaque a à offrir. Le cycle est l'expression même de l'essence des divinités infernales qui nous contrôlent. – Nous y reviendrons.

Un modèle babylonien .

Anu était le dieu suprême, maître de l'univers. À ce titre, il déterminait le destin de chacun. Comment s'y prenait-il ? Il instaurait le cycle de la chute (la mort) et de l'ascension (la résurrection), sous la forme de la maladie et de la santé, du salut et du désastre, du bonheur et du malheur. Ce cycle se répétait éternellement (c'est-à-dire sans espoir de véritable délivrance de ce cycle sans fin).

« Démoniaque » .

Avant tout, sur le plan éthique. – Anu a établi son propre code de conduite de son propre chef. Ce que les humains considéraient comme code de conduite « n'était pas une loi pour le dirigeant du monde » (oc, 272). La conscience au sens biblique lui était inconnue – ou du moins, il ne la jugeait pas valable.

Ensuite, en termes de destin ...

Sa volonté était « le destin qui inspirait aux gens autant de peur que de confiance – les deux pôles du concept démoniaque de « sacré » » (ibid.).

Conséquence : il était « insondable et imprévisible ». Il était donc « le dieu de la totalité ». Il était à la fois à l'origine du bien et du mal, et par conséquent « l'harmonie (comprendre : la fusion ou la totalité) des contraires ».

Nous comprenons donc que Kristensen expose le cycle « sacré » et la totalité « sacrée » dans le même chapitre. Ils constituent l'apparence extérieure (cycle) de l'origine de cette apparence extérieure (totalité).

Portée.

Chez la plupart des peuples anciens (c'est-à-dire préclassiques), les divinités étaient considérées comme sacrées. On peut citer le Zeus grec, le Varuna indien, la « double » Fortuna à Rome, et les Mazdéens. Ahura Mazda (Ormuzd). Kristensen affirme que le Dieu de Job était lui aussi ambivalent. Cette affirmation repose sur une interprétation erronée, car bien qu'il semble que le bien et le mal émanent de Dieu, le Dieu biblique est fondamentalement consciencieux et n'est en aucun cas la source créatrice du bien et du mal, une totalité qu'il abhorre.

Le sens de la vie.

« Les divinités mentionnées n'étaient pas justes au sens ordinaire du terme (oc, 273) ». Parallèlement, elles établissaient des lois pour les hommes tout en les niant ! Les Anciens, c'est-à-dire les penseurs préclassiques, étaient pleinement conscients de cette contradiction inhérente à l'essence même de leurs divinités. Les lamentations babyloniennes, le mythe de Prométhée enchaîné – le Livre de Job en quelque sorte – exprimaient le sentiment religieux antique qui reflétait la duplicité du sacré lui-même.

Dualisme.

Kristensen (p. 274) affirme qu'à côté de ces conceptions démoniaques, une vision qu'il qualifie de « dualiste » était également présente, notamment dans les textes magiques. À maintes reprises, les divinités « maléfiques » sont combattues en faisant appel aux divinités « bienveillantes ». Ceci implique la notion de deux camps (d'où le terme « dualisme »). L'auteur observe à juste

titre que les deux camps s'inscrivent dans la totalité démoniaque : les « bienveillants » sont bienveillants car ils aident, même s'ils sont tout aussi sans scrupules et « absolus » que les « maléfiques » !

12.5.4. Hermès, l'escroc

H.J. Rose, dans son article « *Hermes* » (in : M. Cary et al., éd., *The Oxford Classical Dictionary*, Oxford, 1950-1952, p. 417 et suiv.), affirme qu'Hermès était le « dieu » (comprendre : protecteur) de ceux qui empruntent les routes, notamment les marchands et les voleurs. L'auteur ne voit pratiquement aucun lien avec le reste de la « figure » (la totalité) que représentait autrefois le dieu Hermès. Examinons ce qu'en dit Kristensen (oc., p. 123).

Portée.

Non seulement les voleurs et les marchands malhonnêtes, mais aussi « la grande multitude des croyants » appartenaient à la classe qui « savait très bien que le voleur divin, comme le trompeur, était une figure divine ». Cela ressort clairement des propos de Plutarque : après le sacrifice à Hermès Charidotes à Samos, le vol était autorisé à tous !

L'interprétation de Kristensen .

Les personnes en fête étaient ainsi la représentation visible de l'essence et de l'activité du dieu vénéré.

Kleptein .

Ce terme grec ancien désignait toute forme de ruse au sens sacré antique

.

Le mythe .

Pour avoir assassiné Adonis, Arès resta treize mois dans une cuve métallique (représentation visible des Enfers), voué à périr. Pourtant , Hermès le sauva par la ruse, le soustrayant ainsi à l'emprise des Enfers. C'est ce que Kristensen appelle la « signification religieuse » de ce prétendu « vol », qui démontre en réalité qu'Hermès exerce une influence sur la vie depuis les Enfers.

Comparaison .

Le dieu babylonien Ea sauva le héros du déluge Utnapishtim par une ruse (en grec ancien : « ex. eklepsés ») , non sans s'attirer la colère des autres divinités : il réussit lui aussi à arracher la vie aux divinités des enfers en les dupant.

Le sauvetage d' Oreste .

Oreste assassine sa mère et tombe ainsi sous la fureur des Érinyes, qui le plongent dans la folie. Dès lors, il n'est plus capable de vivre sur terre, car il est déjà « vivant » aux Enfers (qui ressemblent davantage à la mort). Pourtant, avec l'aide d'Hermès, Apollon le purifie (catharsis) d'une manière malicieuse et le ramène ainsi du royaume des morts. Aussitôt, les Érinyes crient à Apollon : « Tu as volé, meurtrier ! » En grec : « ex.eklepsas », tu as dérobé avec ruse.

Dans ce contexte, le vol le plus célèbre du dieu Hermès devient compréhensible : il a volé le bétail d'Hadès, le monde souterrain, métaphore de la richesse et donc de la vie sur « terre » (à comprendre : le monde souterrain).

La raison « sacrée » du culte d'Hermès Charidotes à Samos devient alors compréhensible : depuis la « grotte » (le monde souterrain), il conduit les déesses de la floraison et de la beauté de la terre pour les offrir en don à l'humanité. Les hommes survivent grâce à cette tromperie et vénèrent le trompeur « divin » (démoniaque) en dépouillant rusément leurs semblables pendant les festivités ! Ces derniers peuvent ainsi constater la présence visible du dieu à l'œuvre chez ses adorateurs ! Pandore, qui offrait des présents trompeurs aux humains, et Hermès sont des figures étroitement liées.

Pelléna , Hermès était vénéré comme « Dolios », le trompeur. Il trompe les hommes en les entraînant vers la mort. Il trompe les divinités et les êtres divins (pensons aux Érinyes) en leur volant la vie aux Enfers.

Le mystère.

Kristensen affirme : « Les croyants (de cette époque) reconnaissaient et acceptaient l'ambiguïté du mystère du dieu de la terre . Humainement parlant, notre vie est une tromperie. Mais cela signifie seulement que nous nous trompons nous-mêmes lorsque nous pensons que la vie n'est rien d'autre que la vie. » (Oc, 122 et suiv.).

C'est cette interprétation de la vie sur terre (à laquelle Kristensen semble adhérer) qui l'amène à réfléchir sur la similitude entre Hermès le trompeur et Hermès le voleur.

Note – Nous mesurons ainsi l'immense distance qui sépare le paganisme antique préclassique, avec son retour fondamentalement tragique du même (le bien se transforme en mal et vice versa, la vie en mort et vice versa, la maladie en santé et vice versa), et le concept biblique de la vie qui parle d'une

alliance « éternelle » et d'une vie « éternelle », dans lesquelles l'alliance et la vie ne sont pas susceptibles de se transformer en leur contraire (ou « harmonie des contraires »).

12.5.5. De l'esprit consterné .

Bibliothèque: R. Airault , *Fous de l'Inde (Délires d'occidentaux et sentiment océanique)*, Paris, 2000.

Airault , un psychiatre français (actif en Inde depuis des années), identifie deux degrés de « détresse mentale » :

1. le choc que l'Inde génère dans une première phase ;
2. L'affrontement avec l'Inde dans les phases finales.

La première phase touche tous les voyageurs à leur arrivée : même si on s'y attendait, on perd dans une certaine mesure le contact avec le monde réel, ce qui entraîne divers symptômes tels que l'anxiété, les crises de panique, la désorientation et la dépression.

Quelques semaines plus tard, de graves troubles psychiatriques se manifestent. Ils débutent par une brève phase de malaise accompagné de sautes d'humeur. S'ensuivent une dépersonnalisation (perte de sa propre personnalité), des pensées étranges (généralement mystiques) et l'impression diffuse d'être pris au piège.

Étrange : une fois de retour dans son pays, on en garde généralement un « bon souvenir » et on n'a souvent qu'un seul désir : « Retourner en Inde ! »

Voici ce que l'auteur appelle le « syndrome indien ». Il y voit des similitudes avec le « syndrome de Stendhal » (1783/1842 ; romancier), dont l'auteur vit, lors d'un voyage en Italie, une expérience qu'il qualifie de « sentimentale », mais qui s'apparente au syndrome indien. Ce syndrome stendhalien persiste encore aujourd'hui, comme en témoigne G. Magherini , **Le syndrome de Stendhal (Du voyage dans les villes) *. d'art)*, Paris, 1990.

Dans des villes comme Florence, par exemple, les touristes artistes, en particulier, sont sujets à des symptômes psychiatriques en admirant des peintures ou des sculptures italiennes célèbres, à tel point qu'ils nécessitent des soins médicaux.

Airault voit également des similitudes avec ce qui arrive aux touristes japonais — depuis la fin des années 1980 — en France, et plus particulièrement à Paris.

H. Ota , Voyages et déplacements pathologiques des Japonais vers la France , dans : Nervure 6 (1988), décrit comme un psychiatre japonais affilié à l' ambassade du Japon à Paris la « maladie mentale », la maladie mentale, que les Japonais contractent pendant leur séjour.

Après quelques semaines d'accalmie, les symptômes apparaissent : tentatives de suicide, accès de délinquance, agressions, dépression profonde, dépression à tendance mystique , érotisme morbide , idées de persécution. À noter : Ota observe que cela se produit généralement chez des jeunes de moins de trente ans, presque toujours sans antécédents psychiatriques . Ces personnes sont difficiles à soigner et refusent de retourner dans leur pays d'origine.

Comme le dit Airault , oc, 14, les villes de Terre Sainte donnent également lieu à des phénomènes similaires : les voyageurs — pèlerins — sont saisis à Jérusalem par des états dans lesquels ils s'imaginent être Adam, Moïse, Jésus ou Marie — y compris une mission mystique .

Note – Selon Airault , une particularité en Inde est que le syndrome indien se manifeste généralement à la fin de la saison touristique, c'est-à-dire en avril et en mai.

Note – L'explication fournie par le concept freudien de « flottaison océanique » postule que les individus affectés régressent dans la fusion du bébé avec sa mère, perçue comme un océan de bien-être. Airault présente cette idée en sous-titre. C'est tout à fait possible. Cependant, on peut se demander si cela suffit à expliquer l'ensemble du syndrome. Les lieux « chargés », les aspects « mystiques » présupposent plus qu'un simple « océanisme » psychanalytique.

Note - St. Zweig , *Amok* , Paris, 1998, est cité : « *Ce pays vous ronge l'âme* (...).

Après une sorte de lune de miel, les forces s'épuisent rapidement (...). Cela ne dure que tant que l'énergie apportée d'Europe est active (...). Tôt ou tard, chacun reçoit le coup fatal : certains boivent, d'autres prennent de l'opium, d'autres encore ne pensent qu'à une seule chose, la martelant sans cesse, et deviennent brutaux. En tout cas, chacun succombe à sa folie.

Si cela est exact, alors les « symptômes psychiatriques » sont la manifestation d'un problème dynamique , à savoir une perte de vitalité

importante. Mais ils ne deviennent pleinement clairs que si on les aborde de manière occulte.

12.6. Pratiques occultes (1)

12.6.1. Planche Ouija et approches.

Rue de la bibliothèque : G. Govinda, *Ouija Book* , Londres, 1981-1982.

L'auteur, un occultiste expérimenté, met en garde contre les surprises qui attendent ceux qui essaient, par exemple, une planche Ouija sans connaissances préalables suffisantes .

L'expérience de Barbara .

Par une douce soirée de fin d'hiver, dans un ranch du Connecticut, Barbara, une amie, se lance dans une séance de Ouija . Elle lui propose de commencer sans idées préconçues. « J'ai été surprise de voir le pointeur se mettre à osciller violemment sur la planche. (...). Au premier mot, « feu », Barbara pâlit. Au suivant, « mort », ses mains se mirent à trembler. Lorsque le pointeur s'arrêta sur les chiffres et commença à les révéler, elle s'interrompit brusquement et balbutia : « Je le savais. Je savais que ça se passerait comme ça. »

Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'elle ne reprenne la parole : elle avait gardé cette peur pour elle pendant de nombreuses années. (...). Finalement, elle raconta qu'il y a vingt ans, elle avait rêvé d'un incendie dans lequel son frère avait péri. Deux jours plus tard, il mourut dans un incendie (...). Elle était devenue persuadée que d'autres membres de sa famille pouvaient également être confrontés à une mort tragique . Dans cette même attente, elle venait de poser sa main sur l'aiguille de l'horloge. (Oc, 19f.).

Le point de vue de l'auteur

Tout d'abord, la planche Ouija transmet tous les messages possibles. Ensuite, supposons que ces messages soient des réponses à des questions. Avant de nous interroger sur l' origine de ces réponses, nous devons nous questionner sur les motivations ou les pulsions – sous forme d'attentes, par exemple – qui nous poussent à consulter la planche Ouija . Car ces approximations sont les questions que nous posons, que cela nous plaise ou non. Elles se manifestent dans les mouvements du pointeur. Par conséquent, plus on perçoit clairement ses propres approximations, plus vite on pourra distinguer les distorsions des messages de la vérité qu'ils contiennent.

Modèle.

L'approche de Barbara face à l'ensemble des phénomènes paranormaux a contribué à sa malheureuse expérience.

Original.

De même, nos comportements se reflètent dans les réponses, par exemple, d'une planche Ouija . Par conséquent, examinez vos présuppositions concernant vous-même, votre capacité à gérer ce qui est gérable ou non dans la vie, le bien comme le mal. « Rien n'est sans importance. Toutes vos présuppositions et croyances deviendront plus claires lorsque vous essayerez la planche Ouija . » (Oc, 21).

Application .

L'auteur affirme que si Barbara avait souhaité interroger davantage la planche, elle aurait fort probablement découvert — du moins, c'était la forte conviction de l'auteur — que le message concernant le feu et la mort n'était pas une prédiction littérale, mais simplement un moyen infallible d'attirer l'attention. Selon Govinda , la planche attire notre attention sur les préconceptions inconscientes que nous introduisons lorsque nous l'utilisons. « Si nous interprétons la planche de cette manière au préalable, et que nous portons ainsi attention à nos approches et les soumettons à un examen critique, alors nous pourrions être surpris par les messages, mais ce faisant, nous apprendrons et maîtriserons l'ensemble. » (Ibid.)

Note – Nous sommes d'accord avec ce que dit l'auteure et nous l'étendons même, comme elle le fait, à toutes les autres sources d'information paranormales telles que la lecture du marc de café, la consultation d'une boule de cristal, la cartomancie, la recherche de voyants, etc.

Note – À la fin de son ouvrage, l'auteure consacre un chapitre à la question de dépasser la planche Ouija . Le titre est : « *Quitter* ». *le Planche Ouja derrière*

Certains savent presque immédiatement ce que le conseil d'administration communiquera. D'autres mettent des semaines, des mois, voire des années. Quoi qu'il en soit, le conseil d'administration n'est qu'une structure qu'il - convient d'abandonner au plus vite au profit de la seule inspiration directe. Nous disons « seule inspiration directe » car, parallèlement à la communication externe, une inspiration intérieure, plus directe, est toujours à l'œuvre, mais elle se manifeste chez certains plus tôt que chez d'autres.

Remarque – Naturellement, une nouvelle question se pose alors : « Si cela vient de l'intérieur de moi-même – sous forme d'intuitions ou de “voix

intérieure” – cela provient-il alors de “mon inconscient” ou d’une source d’information qui, bien qu’existant indépendamment de moi, puise dans mon inconscient ? »

12.6.2. Fragments d'histoire. -

Dans *le Oracle Dans Origins* (oc, 94/104), nous mettons en lumière certains aspects qui éclairent l’étendue de la communication entre le conseil d’administration et la table .

Méthode paléophythagoricienne .

Les anciens Pythagoriciens (entre 500 et 300 av. J.-C.) pratiquaient des sociétés intellectuelles avec des assemblées fréquentes, appelées « cercles ». Des symboles étaient gravés sur une dalle de pierre. Une petite table montée sur roulettes se déplaçait vers ces symboles. Les récits ne précisent pas si les participants, disposés en cercle autour de la dalle, touchaient la table du bout des doigts, comme on le fait aujourd'hui. Quoi qu'il en soit, ce phénomène était pris très au sérieux par les quelques privilégiés qui entouraient la dalle, lesquels espéraient y trouver des prédictions ou une connaissance cosmique.

Depuis l'époque du pythagorisme , la « table parlante » a connu de nombreuses formes avant de retomber dans l'oubli. Cependant, son accessibilité s'est accrue. Un groupe pythagoricien, à l'instar d'autres cercles de personnes consacrées ou de penseurs, était un groupe très restreint.

Avec l'avènement du christianisme est venue la fin officielle de « ce genre de magie », mais elle a continué à vivre en secret.

Chine.

En 1843, un explorateur français revint de Chine, où l'usage d'une sorte de planchette était si répandu que chaque foyer y participait. Une table ou un sol plat était uniformément saupoudré de son fin ou de farine. Deux personnes, face à face, tenaient un petit panier auquel était attaché un roseau ou une baguette dont l'extrémité touchait la table ou le sol. Les personnes présentes invoquaient alors les esprits en faisant bouger le panier. Le roseau ou la baguette, en se déplaçant, déchiffrait des signes, des figures ou des messages.

Planchette .

Bien que la méthode chinoise soit restée limitée à ce pays, la planchette pourrait avoir évolué de manière logique et naturelle à partir du tapotement sur table . Certains chercheurs adhèrent même à cette théorie concernant

l'origine de la planchette.

Vers 1850, la pratique du « toucher à la table » était courante chez ces spiritualistes. Ils étaient convaincus que les morts continuaient de vivre et pouvaient éventuellement entrer en contact avec les vivants.

frapper à la table

Le rituel du « taper sur la table » possède une histoire longue et obscure. Il remonte certainement aux Mongols du XIII^e siècle. Un groupe de personnes est assis en cercle autour d'une petite table. Elles placent leurs paumes au-dessus de la table et leurs petits doigts se touchent avec ceux de leurs voisins de gauche et de droite, créant ainsi une « circulation » d'énergie continue. Les esprits sont invoqués, et bientôt la table se soulève, entièrement ou partiellement, en signe de leur présence. Les pieds de la table, en touchant le sol, produisent un bruit sec qui sert de base à la communication : un coup signifie « non », deux « oui », et ainsi de suite.

Un pas de plus .

Un crayon est fixé à une petite table, quoi qu'il arrive. Une feuille de papier est placée en dessous.

Note – Dans les monastères français, pour hommes et femmes, l'usage du « tableau noir » était si répandu qu'une lettre pastorale de l'évêque de Paris, datant de 1856, en proscrivit la pratique. Cependant, des touristes, notamment étrangers, constatèrent qu'elle persistait en secret.

Note : Si le christianisme a interdit cette pratique, c'est parce que communiquer avec « l'inconscient » ou « les esprits » n'est pas sans poser de problèmes, parfois graves, qui peuvent même affecter la santé mentale des personnes concernées. Sans parler des questions de conscience et de religion.

saint Paul parlait — *Galates 4,9 ; Colossiens 2,8 et suivants* — des « éléments du monde » qui peuvent être tout sauf chrétiens et qui, de toute évidence, exercent une forte influence sur le monde. Il parlait également de la communication avec « l'inconscient » ou « les esprits ».

Cependant, la chrétienté n'a pas toujours pris le christianisme aussi au sérieux à cet égard, comme en témoigne l'histoire de la morale. Les « éléments » (comprenez : les êtres et les forces qui gouvernent) de ce monde se font passer pour des « chers défunts », des « savants » ou autres, et trompent les personnes naïves, les dépouillant surtout de leur énergie vitale. Car ces dernières sont souvent la cible exclusive de « l'inconscient » ou des « esprits »,

dépourvus d'énergie vitale et cherchant à se nourrir de ceux qu'ils invoquent sans le savoir.

12.6.3. Lotworp basé sur la dépendance à un egregoor .

Bible st. : L. Bernard d' ignis , *Traité pratique du désenvoûtement et du contre-envoûtement* , Rennes, 2002, 81ss. (*L'envoûtement par évocation*). -

Un magicien peut activer ses propres énergies maléfiques pour jeter des sorts. Mais il peut aussi recourir à l'« invocation » d'un égrégore . L'auteur définit ce terme comme « une sorte d'entité spirituelle qui s'attaque à un grand nombre de personnes, auxquelles elle assure sa nourriture quotidienne en force vitale » .

Application . - Toutes les grandes religions s'appuient, dans une certaine mesure, sur un égrégore .

Remarque : Cela peut être vrai pour toutes les religions non chrétiennes, mais ne s'applique pas à la religion biblique, car – là où elle est réelle – elle puise sa force vitale dans la Sainte Trinité. Cela n'empêche pas ce que l'on appelle la « communion des saints » d'y contribuer.

Convocation .

L'auteur les définit comme « une orientation de forces vitales bien définies, spécifiques à un égrégore, grâce à un culte conscient ou inconscient ».

Spécifiquement:

Je souhaite jeter le sort sur quelqu'un ; je connais un égrégore qui se spécialise dans les mauvais sorts, ou du moins qui s'y adonne occasionnellement. Je fais le nécessaire pour entrer en contact avec lui et, surtout, pour gagner sa faveur. En effet, il existe différents types d' égrégores : certains se spécialisent dans le bien, d'autres dans le mal ; d'autres encore dans le bien aujourd'hui et le mal demain.

Une invocation ne peut être établie qu'en un lieu qui révèle de puissantes forces vitales telluriques (c'est-à-dire émanant de la terre), lors de moments astrologiques (c'est-à-dire liés aux énergies et entités des corps célestes) tels que les phases de la lune, du soleil ou des planètes. On constate que l'invocateur s'ancre sous ses pieds (aspect tellurique) et au-dessus de sa tête (aspect astrologique). Il prend en compte les êtres cosmiques, les énergies et les instants. Il se situe dans l'espace et le temps.

Une invocation est avant tout pratiquée par un groupe spécialisé à cet effet, précise l'auteur. Ce type de magie convient plutôt aux grands groupes internationaux. Mais les partis politiques, par exemple, y ont également recours.

« Nous entrons ainsi dans une sorte de guerre occulte qui, bien que silencieuse, est certainement très violente. Face à une telle attaque, la cible n'a pratiquement aucune chance de survie » (oc, 82).

L'auteur ne voit qu'une seule issue, à savoir une intervention caractéristique de ce qu'il appelle la « haute magie », un type de magie possédant des connaissances hautement spécialisées.

comme nulle la probabilité qu'un homme ordinaire , ni politicien de renom, ni dirigeant d'une multinationale, ni vedette du monde du spectacle, devienne une cible. Il désigne ainsi, de manière directe et indirecte, les personnes visées par des tirages au sort arbitraires .

Argent

Si les énergies libérées par une telle intervention sont cent ou mille fois plus puissantes , celui qui les invoque devra payer des sommes considérables.

égrégoire privé .

Il est possible de créer soi-même un égrégoire entièrement nouveau , lequel est toutefois alimenté énergétiquement par un groupe spécialement formé et entraîné à cet effet. « L'avantage de cette technique est qu'une "machine occulte" ainsi créée est programmée dès le départ en vue d'objectifs très précis » (ibid.).

Remarque – Il apparaît clairement que cela implique un travail considérable et fastidieux, compte tenu de ce qu'exige déjà la simple convocation.

Note – Oc, 170/174 (*La haute théurgie*). – « Théurgie » vient du grec ancien « theos » (être supérieur, divinité) et « ergia » (action). Le théurge fait appel à des entités supérieures que l'auteur appelle « anges gardiens », mais dans un sens non chrétien, car – selon lui – il s'agit notamment des trente-six « souverains » que l'on invoque avec pour effet des « forces énormes » qui les contraignent à bien agir (ce qui implique qu'ils fassent aussi bien le bien que le mal). Travailler avec eux suppose une formation spirituelle complète.

Note : Le terme « théurgie » est employé depuis l'Antiquité tardive. C'est une pratique très risquée car, les entités supérieures invoquées étant androgynes, il est possible que celui qui les invoque en devienne lui-même sujet.

12.6.4. Figurines magiques dans un contexte médiéval

de la bibliothèque : A. de Rochas , *L'envoûtement* , SECLE, sd ., 26/29.

Colonel de Rochas (1837/1914), ancien élève brillant de l' École Le Polytechnique de l'Armée française présente dans ce petit ouvrage quelques réflexions qui peuvent éclairer le mécanisme du lot (« envoûtement »), notamment sur le rôle de la figurine magique. Le français dispose d'un ensemble de termes pour désigner la figurine magique : dagyde , épargne , figurine , manie, poupée , voute , vols.

Définition.

Une figurine de cire, si elle est conçue à des fins magiques, est une figurine magique. – Le texte qui suit est une reformulation de ce que Rochas tire de la tradition. Il propose un paradigme, une application qui suggère une compréhension générale.

Le magistrat E. Falgairolle publié **Un envoûtement en Gévaudan l'année 1347 ** à Nîmes en 1892. Le Gévaudan désigne la région autour de Mende, chef-lieu du département de la Lozère . Falgairolle s'appuie sur le procès-verbal d'un procès de 1347.

Pépin , prêtre du diocèse de Clermont, est accusé de sorcellerie et d'avoir jeté un sort sur l'évêque de Mende, dans lequel il aurait utilisé une figurine magique – de Rochas cite un extrait à ce sujet .

Le 24 novembre, Pépin est interrogé par le commissaire du tribunal ecclésiastique de Mende. Il avoue d'emblée avoir possédé un grimoire , un livre de magie, qu'il avait copié dans un château près de Perpignan, capitale des Pyrénées- Orientales (Catalogne française). Quatre ans auparavant, il avait séjourné à Langeac où, avec d'autres, il aurait possédé la pierre philosophale . philosophale », « fontaine d'or », « bois de vie »).

Au fait : la pierre philosophale est une substance (en poudre) utilisée par les alchimistes pour transformer les métaux vils en or ; c'est aussi le nom donné à l'art de trouver cette substance. Cette substance servait à soumettre les esprits. – Voilà un élément du contexte magique dans lequel évoluait le

prêtre.

La figurine magique.

Pépin se procure de la cire inutilisée et l'apporte à Védrines , chez le médecin du village. Il y reste six semaines. Le jour vient où il pétrit lui-même la cire avec de l'eau tiède, sans aucun autre additif, pour en faire une figurine. Pendant la création, il tient le livre magique devant les yeux et prononce les paroles nécessaires.

Il n'avait pas baptisé la figurine (une pratique courante dans ce genre de magie des effigies). Cependant, il avait « prononcé quelques mots » lors de sa fabrication.

On a demandé à Pépin si l'évêque subirait les conséquences d'un tel dommage causé à la statuette, par exemple en lui retirant un membre. Il l'a confirmé. Il a répondu par l'affirmative à la question de savoir si l'évêque mourrait des suites de l'amputation d'un membre de la statuette. Il a même affirmé que lui seul pouvait empêcher la mort dans ce cas.

Inscriptions .

Lors de sa création, il avait inscrit les noms des « anges des Dominations du Seigneur » sur la poitrine. Il réalisa la figurine un vendredi. L'ange de ce jour-là était Anhoël . Il avait inscrit son nom sur la poitrine, ainsi que ceux de six autres anges. Sur le front, il avait inscrit le nom de l'évêque. « Tout cela pour appliquer les lois de l'expertise en la matière. »

En secret, il inséra la figurine dans une ouverture pratiquée dans le mur de l'étage supérieur de la tour du château d' Arzence . Elle ne devait « fonctionner » que durant le mois de janvier. Il avait agi sous la pression du seigneur d' Apcher , qui souhaitait se débarrasser de l'évêque.

Lors des interrogatoires, il avoua avoir découvert des livres de magie au cours de ses voyages, notamment à Tolède et à Cordoue. L'un d'eux, intitulé * *De naturalibus**, était l'œuvre du roi de Majorque, versé dans la magie, que le monarque lui avait remise en personne. On y apprenait à fabriquer des figurines magiques et l'on y apprenait que quiconque les piétinait mourait, et qu'un simple contact les rendait dangereuses. C'était d'ailleurs sa première figurine : il n'était qu'un novice.

Déclaration . -

Pépin ne put fournir d'explication valable. C'est pourquoi Rochas se tourne

vers *Paracelse* (1493/1541) dans son ouvrage **De ente*. Spirituum* . — Apparemment, le célèbre occultiste postule une structure tripartite traditionnelle — ainsi, selon De Rochas : l'âme immortelle ; le corps matériel ; et l'« esprit ». De Rochas traduit cela par « agent nerveux », la cause associée au système nerveux. Nous préférons traduire par « force vitale (occulte) ». Celle-ci est présente dans tout le corps — toutes ses parties comprises — et sert à diffuser la volonté de l'âme dans l'ensemble du corps. — Ceci est maintenant clarifié par des extraits de l'œuvre de Paracelse .

Définition .

L'« esprit », tel que le décrit Paracelse , contrôle toutes les parties visibles et tangibles du corps. Ainsi, par exemple, cet esprit possède des mains et des pieds « comme vous » (selon l'expression spirituelle de Paracelse). Si vous êtes blessé, ce n'est pas votre corps qui subit la blessure, mais votre esprit, même si celle-ci se manifeste visiblement et tangiblement. Ce « stigmaté » (comprenez : symptôme mystérieux) est causé par votre esprit. Si votre esprit est dans un état si dégradé que votre corps l'est également, guérissez cet esprit et votre corps retrouvera la santé. Si votre esprit est « tué », alors il vous tue.

Note – Le terme « esprit » désigne apparemment ce que l'on appelle, dans d'autres terminologies occultes, le « corps-âme éthérique », qui constitue en effet la force vitale du corps biologique, en tant que terme intermédiaire entre l'âme immatérielle, son « corps-âme astral », d'une part, et le corps biologique, d'autre part.

Âme, ange, diable et esprit .

L'esprit est une force par laquelle le corps tout entier peut être affecté, le rendant ainsi, par exemple, vulnérable à toutes sortes de maladies. En cela, ni le diable lui-même ni aucune de ses influences (les inspirations, par exemple) n'en sont la cause, « car le diable n'est pas un esprit » (*De Ente* iv). Un ange n'est pas non plus un esprit. L'esprit est ce qui agit dans le corps vivant qu'est notre pensée, sans aucune matière. Ce qui survit à notre mort, c'est l'âme. (Ibid.)

L'esprit et les maladies.

L'esprit provoque des maladies de deux manières.

1. Influencés par une antipathie naturelle ou d'autres facteurs favorisant le mal, les esprits œuvrent les uns contre les autres en dehors de la volonté humaine.

notre volonté, nous pervertissons les esprits. Dans ce cas, c'est nous qui cherchons à nuire. Une volonté fermement résolue est la mère de l'esprit qui

engendrer le mal. (*Ente v*).

Lancer des lots.

Il est possible pour mon esprit de transpercer ou de blesser autrui avec mon poignard, et ce, sans l'aide du corps. Dans ce cas, mon désir intense en est la cause. Celui qui souhaite se nuire peut – car le destin dépend de l'esprit – s'infliger le mal qu'il désire. Il m'est également possible, par la force de ma volonté, de capturer l'esprit de mon adversaire dans une image et ainsi de le transformer à volonté en un être difforme ou boiteux, au moyen de cire.

Il arrive donc que, par le biais du sort, des images soient défigurées par des maladies telles que des états fébriles, l'épilepsie, des apoplexies (à comprendre : de graves hémorragies dans un organe), et autres maux semblables, pourvu, du moins, qu'elles aient été préparées de manière appropriée. (*L'Ente viii*).

Imaginez un combat entre deux esprits. Si une figurine de cire est recouverte de terre et de pierres, la personne visée est agitée et tourmentée, précisément à l'endroit où les pierres ont été entassées. Elle se sent libérée lorsque la figurine est exposée à la lumière du jour. Si l'on lui brise une jambe, par exemple, la personne visée subit une fracture. Il en va de même pour les coups de couteau et autres blessures infligées à la figurine. (*De ente vii*)

Imaginez qu'on peigne le portrait d'une personne sur un mur. Si ce portrait ressemble à la personne représentée, alors il est certain que tous les coups et blessures infligés à l'objet peint atteindront leur cible.

La raison. – Par la volonté et l'esprit du peintre, l'esprit de la cible pénètre l'image.

Conséquence : quel que soit le mal que vous infligez à cet homme, il le subira à condition seulement que vous infligiez le même mal à son image. En effet, votre esprit a fixé l'esprit de la cible dans l'image, de sorte qu'il vous est soumis. (*De ente ix*)

12.6.5. Similitude et cohérence.

S. de Guaita , Le temple de Satan, Paris, 1891, est cité.

1. Similarité.

Plus les figurines se ressemblent, plus les chances de succès au tirage au sort sont grandes. Ainsi, tous les sacrements – baptême, confirmation, onction des malades – que la personne visée peut recevoir lui seront « administrés ».

Des gouttes d'onguent ou des morceaux d'hostie consacrée renforcent ce pouvoir.

2. Cohésion

Des fragments d'ongles, une dent et des cheveux de la personne visée sont incorporés. Le portrait est recouvert d'un morceau de tissu ayant appartenu à la personne visée pendant une longue période.

La photo comme modèle .

De Rochas a étudié la relation entre une plaque magnétisée et la plaque photographique de l'époque. Selon *J. Lermine , L'envoûteur* , dans : *Cosmos* En 1892, les événements suivants se produisent.

Entre le corps placé devant l'objectif et la plaque sensible, un flux de particules se forme, émanant de la matière du sujet. Le processus chimique capture ces particules. Un lien indissoluble se crée entre l'image apparemment inanimée et la personne vivante. C'est comme si d'innombrables fibres minuscules les reliaient.

Conséquence .

Si l'image est frappée ou déchirée, cela affecte la personne photographiée, qui n'y comprend rien : elle souffre, se plaint, meurt sans savoir pourquoi.

Ombres .

Selon un témoin, Henri de Balzac (1799/1850) aurait affirmé que tout - corps dans la nature est constitué d'une succession infinie d'ombres superposées les unes aux autres, dans toutes les directions d'observation. Chaque photographie capture l'une de ces couches, l'extrait et se l'approprie. De ce fait, à chaque prise de vue, le sujet perd une de ces ombres qui, pourtant, font partie intégrante de son être.

Remarque – Les modèles ne sont jamais l'original lui-même, mais dans ce cas, ils se rapprochent de ce que la clairvoyance se rapproche de la vision.

Note – Au lieu d'une figurine de cire, on peut utiliser d'autres objets selon la Guaita , comme un crapaud. On donne à l'animal le nom de la personne visée. Pour le reste, on applique les mêmes rites que pour une figurine de cire. On attache le crapaud vivant avec des cheveux préalablement prélevés (de préférence sur la personne visée). On crache dessus et on l'enterre sous le seuil de la maison de la personne visée, ou au moins à l'endroit où elle doit passer quotidiennement.

En Amérique du Sud, cette méthode est employée car on croit que la cible mourra comme asphyxiée, comme si l'air environnant se figeait soudainement et l'engloutissait, tout comme la terre engloutit l'animal malheureux.

D'ailleurs, ce sont les missionnaires, par exemple , qui instaurent cette méthode.

Note – L'« ange volant » : au lieu d'une figurine ou d'un crapaud, on utilise une personne hypnotisée. Son corps subtil est amené à quitter le corps biologique et dirigé – sur commande, bien sûr – vers la cible.

1. Le corps subtil expulsé pénètre la cible et — l'ordre — arrête le rythme cardiaque de sorte qu'elle suffoque.

2. Le corps subtil, imprégné de toxines dans un état subtil, pénètre la cible et – selon les instructions – l'empoisonne. – Ensuite, le corps subtil de la personne hypnotisée est amené à réintégrer le corps et à la réveiller de son « sommeil » .

Note – L'ange volant peut également être l'âme d'une personne décédée, qui est ainsi invoquée et manipulée, comme indiqué ci-dessus, à partir d'une personne vivante.

Note – Ceci illustre les pouvoirs de la magie noire. Si le livret de Rochas a une utilité, c'est bien celle-ci : nous ouvrir les yeux sur ce que nos - contemporains modernes et postmodernes ne voient pas, ou ne veulent même pas voir.

12.7. Pratiques occultes (2)

12.7.1. Visites nocturnes érotiques et magiques.

L'un des êtres les plus controversés, et pourtant maintes fois mentionné par ceux qui sont bien placés pour le savoir, est appelé « incubes » (visiteurs masculins) et « succubes » (visiteuses féminines) en latin . Ces visites sont invariablement des visites érotiques et magiques, qu'elles soient ou non accompagnées de conceptions occultes . – Un mot à ce sujet.

Connaissances de base

Sinistrari d' Ameno , professeur de théologie italien du XVIIe siècle , affirme ce qui suit dans son ouvrage sur la « démonicité » : Le diable – quelle que soit sa conception de ce terme – dispose de deux manières d'avoir des relations sexuelles avec les humains :

1. Avec les magiciens et les sorcières, il ne commet un tel acte qu'après une profession de foi solennelle par laquelle on se soumet à la possession démoniaque ;

2. des personnes, hommes et femmes, totalement opposées à un tel consentement. - Sinistrari ajoute : « C'est un fait établi que de temps en temps naissent des enfants grands, forts, courageux, beaux et méchants. » (*F. Boutet, dir. , Dict. des sciences occultes* , Paris, 1976-2, 182 p.).

Succuben .

Selon *C. Rager, Dict. des fées et du peuple invisible dans l'occident païen* , Turnhout, 2003, 883s. (Succube), est une succube – littéralement « sous-jacente » – une démons femelle qui a des relations sexuelles avec un homme la nuit.

Des textes médiévaux en témoignent : des nobles, par exemple, voyaient de très belles femmes entrer dans leurs chambres avec des intentions sexuelles, à travers des portes et des fenêtres fermées.

Incuber

Selon le même dictionnaire, oc. 489 (Incube), un incube — littéralement « sur-maître » — est un démon qui a des relations sexuelles avec des femmes la nuit. Dans les textes médiévaux, ces êtres sont désignés par une multitude de termes : *duisus* , *faunus* , *ficarius* , *homo silvestris* , *larva* , *pilosus* , *satyrus* , *silenus* , *sylvanus* . Ce sont des termes latins qui mettent l'accent sur un aspect. Par exemple, en manque de sexe (*ficarius* , *satyrus*) , esprit de la nature (*faunus*), habitant des forêts (*homo silvestris* , *sylvanus*), magicien noir nocturne (*larva*).

Le dictionnaire indique que chez les anciens Romains, ces figures étaient des esprits de la nature (à comprendre : dans sa dimension occulte), mais qui, au fil du temps — sous l'influence païenne et surtout chrétienne qui associaient l'érotisme au démonisme — furent qualifiées de « démons » ou de « diables ».

Merlin l'Enchanteur.

Le dictionnaire mentionné considère Merlin l'Enchanteur comme un « enfant » de ce type d'union sexuelle, puisqu'il est décrit comme le fils d'une femme et d'un incube . - o. c . , 648/653 (*Merlin l'Enchanteur*), donne une longue explication dont nous reproduisons une partie.

de Merlin , selon les romans bretons, était d'une grande beauté mais

refusait de se marier, persuadée que coucher avec un homme lui serait fatal. Un texte datant de 1215/1230 raconte qu'elle finit par céder aux avances d'un inconnu qui l'a convaincue qu'elle jouirait de son corps sans jamais le revoir. De cette union naît un enfant imprévisible et dépravé. Satan espère en faire son serviteur, mais en vain : sa mère, prise de remords, le délivre du démon. Pourtant, toujours selon le texte, Merlin conserve de lui la bestialité du visiteur nocturne (il est si poilu à la naissance que sa mère en est effrayée), l'omniprésence, le don de métamorphose et la connaissance du passé propre à celui qui domine. De Dieu, il reçoit dès son enfance des dons tels que la sagesse et la prophétie. En d'autres termes : Merlin demeure un être à double tranchant.

Note – Le fait que des « visiteurs nocturnes lubriques » soient mentionnés à maintes reprises depuis l'Antiquité, ainsi que celui que des occultistes expérimentés – même si leurs théories, visant à les chasser, relèvent parfois de la vanité – interprètent ces phénomènes comme possibles, devrait nous inciter à la réflexion. En effet, des personnes vivant aujourd'hui dans notre monde moderne et postmoderne, dont la fiabilité est incontestable, rapportent des visites nocturnes. Plus précisément, elles décrivent « une silhouette lumineuse, féminine, au corps vaporeux de brume ou de brouillard », apparaissant de préférence la nuit. L'épouse se lève alors épuisée. Cet épuisement révèle l'aspect d'une « larve », un esprit vampirique.

12.7.2. Vampirisme.

rue de la bibliothèque : C. Rager, *Dict. Des fées et du peuple invisible dans l'occident païen*, Turnhout, 2003, 933/ 939 (Vampire (Mort-Vivant)). –

L'exposé est long. Nous mettons en avant l'essentiel car il est relativement facile à comprendre.

Définition.

survivre dans l'autre monde, se nourrit du sang des vivants. » Voilà l'essentiel. Cette définition est valable car elle est présente dans toutes les expériences liées aux vampires.

Il est important de noter que le terme « sang » doit être compris comme « âme du sang », ou mieux encore, « substance de l'âme du sang », présente dans le sang biologique, et qui constitue précisément le fondement d'une vie réussie sur Terre et dans l'autre monde. Tel est l'enjeu.

Une tradition, difficile à vérifier, soutient que les vampires sont

principalement des hommes qui préfèrent l'âme de sang des femmes — de préférence jeunes —, tandis que les femmes préféreraient l'âme de sang des hommes.

Ancien .

chaldéenne du III^e millénaire avant J.-C. relate comment la déesse Ishtar menace d'invoquer les morts pour qu'ils « dévorent » les vivants. Le terme « dévorer » signifie « voler la force vitale ». La notion de « force vitale » est essentielle.

Raison : même dans le monde des morts, s'applique la loi selon laquelle celui qui est dépourvu de force vitale est dans un état misérable. – Dans l'Antiquité, l'Égypte, la Grèce et Rome connaissaient également un phénomène analogue. Chez les Grecs, il suffit de penser, par exemple, à la lamie ou à l'empouse .

Cadavre intact .

L'une des caractéristiques posthumes du fait qu'une personne enterrée soit un vampire réside dans la découverte que son corps ne se décompose pas dans la tombe. Dans la Grèce archaïque, il était d'usage d'exhumer les défunts pour vérifier s'ils étaient en décomposition.

Distinguer.

faut pas confondre « loup-garou » et « vampire ». Tous deux se nourrissent d'énergie vitale, mais le loup-garou est un être vivant – de préférence la nuit – tandis que le vampire est invariablement un être décédé. Autre similitude : à sa mort, le loup-garou peut se transformer en vampire, et un vampire peut parfois prendre l'apparence d'un loup.

Sur le plan éthique, ces deux types de personnes sont déficients : la conscience est leur point faible, ce qu'ils manifestent clairement de leur vivant et après leur mort. Cela explique aussi pourquoi ils ne possèdent pas la vitalité nécessaire et suffisante.

Légendes .

Les légendes et les mythes présentent le vampirisme sous une forme souvent voilée, comme dans l'histoire de vampire suivante, venue de Pologne.

Un enfant-vampire, sous l'apparence d'un petit fantôme pâle aux yeux clos, hante les cimetières. Si un cheval s'approche, l'enfant saute dessus et le mord au cou jusqu'à ce que le sang coule. Si le cavalier est à cheval, il n'a

qu'une seule issue : sauter à terre, s'emparer de son poignard, tracer le signe de croix dans le sol avec celui-ci tout en criant au petit monstre de disparaître. Aussitôt, celui-ci s'enfonce dans la terre, emporté par le poignard . – La méthode de combat ne doit pas être prise au pied de la lettre : la description suggère simplement l'emploi d'une technique inhabituelle. Rien de plus.

Apparences .

Si le vampire est aperçu – que ce soit par les yeux ou par l'esprit – il semble prendre différentes formes, y compris celle d'un (grand) félin. Ce fait est avéré jusqu'à ce jour.

Harmonie des contraires .

L'auteur évoque le Kresnik slovène, parfois qualifié de « bon » vampire. Figure ancestrale aux caractéristiques vampiriques , le Kresnik défend sa communauté contre les vampires venus d'ailleurs, décrits comme des mangeurs d'hommes et responsables de mauvais temps. Dans l'autre monde, il combat les sorcières qui ont « volé » la chance du grain ou du vin – c'est-à-dire la force vitale qui fertilise les champs et les vignes – au profit d'autres communautés .

Conclusion – Quiconque souhaite comprendre le phénomène du « vampirisme » doit accorder la priorité au rôle central de la force vitale en ce qui concerne le bonheur.

12.7.3. Lycanthropie (loup-garou).

Rue de la bibliothèque : C. Rager, *Dict. des fées et du peuple invisible dans l'occident* , Turnhout, 2003, 580/586 (*Loup-Garou*). -

La lycanthropie signifie « être un loup-garou ». Et « loup-garou » est une métonymie, car « loup-garou » désigne également « chat-garou », « lion-garou », « tigre-garou », etc. Ce que nous allons maintenant expliquer brièvement, en commençant par un incident qui se produit encore aujourd'hui.

Modèle. - C. Pétrone (20/66) raconte dans son roman de mœurs *Satiricon* : le jeune Nicéros marchait avec un soldat une nuit et le vit soudain se transformer en loup et s'enfuir en poussant des cris sauvages.

Définition . – L'interprétation médiévale est la suivante : « Si une personne démontre la capacité – de préférence exercée la nuit – de quitter son corps biologique et de prendre la forme d'un animal, alors c'est un loup-garou. »

Les Romantiques précisent : ce qui quitte le corps est le « double » (sous forme animale), c'est-à-dire une image subtile de l'être humain qui y entre. On l'appelle aussi « ombre » ou « fantôme » .

D'ailleurs, il semblerait que cette expérience de sortie de corps se produise souvent sans que la personne concernée s'en rende compte.

Caractéristiques .

Certains phénomènes permettent de déterminer si la lycanthropie est une réalité. Par exemple, une personne ayant quitté son corps sous forme de loup-garou « rêve » d'avoir mangé des lièvres, des lapins ou des chats. Le matin, elle laisse une odeur d'animaux en rut dans la pièce où elle a dormi. Un loup-garou est souvent beau, que ce soit en tant qu'homme ou surtout en tant que femme, et exerce donc une forte attraction sur le sexe opposé qui, sans s'en rendre compte, succombe à ce charme et s'en trouve profondément épuisé : on a affaire à une « Lorelei ». Ce qui révèle la véritable nature de la lycanthropie : un vol perfide de la force vitale et, par la même occasion, du bonheur.

Éthique

Les caractéristiques comportementales du loup-garou et du vampire sont pratiquement identiques, car ces deux types d'êtres humains sont dépourvus de conscience morale et donc de véritable force vitale.

Matérialisation

Si un corps subtil — par exemple l'esprit hors du corps d'un loup-garou — devient soudainement ou progressivement un corps biologique, cela démontre la « matérialisation ».

Une histoire se déroulant dans le Limousin français vous fera ressentir cela.

Un gentilhomme avait pour épouse une sorcière. Un jour, alors qu'il chassait, une louve imposante se jeta sur lui. Il parvint à lui trancher une patte et la rangea dans son sac de chasse. De retour chez lui, il découvrit que cette patte était une magnifique main blanche. Et que remarqua-t-il d'autre ? Sa femme dissimulait son bras sans main sous son manteau ! Il comprit alors qu'elle quittait son corps la nuit sous une forme matérialisée.

On peut rejeter cela comme de la « fiction ». Et c'est probablement le cas dans de nombreux cas. Mais ce genre d'histoire invraisemblable est si répandu

que la question se pose : « Cela ne pourrait-il pas être fondé sur une part de vérité ? »

Des personnes crédibles, bien que rares, attestent de sa véracité. Les récits concernant la manière de neutraliser ces expériences de sortie de corps, parfois perçues comme très dangereuses, y correspondent.

L'une d'elles a été mise en scène dans un film américain intitulé « Silver Bullet ». Il semblerait que cette expérience de sortie de corps devienne inoffensive après avoir été touchée par une balle en argent.

'Histoires' .

Lorsqu'on examine les écrits sur la lycanthropie , on est frappé par l'infinie variété des variations concernant les détails de toutes sortes. Prenons, par exemple, les prétendues caractéristiques permettant de reconnaître un loup-garou, peut-être dès la naissance. On dit, par exemple, qu'un enfant dont la queue commence à pousser est un loup-garou ; de même, qu'un enfant qui, une fois sevré, est de nouveau allaité ; ou encore, le septième d'une fratrie de sept garçons. On ne peut tout simplement pas croire à ces « caractéristiques ». Elles relèvent de l'euphémisme mythico-légendaire de la réalité. Cependant, ces « caractéristiques » servent à attirer l'attention sur la possibilité que quelqu'un puisse se les attribuer mentalement face à un loup-garou potentiel : c'est comme si une entité, à la manière des mythes et légendes, nous avertissait : « Attention ! C'est un loup-garou ! » Il ne faut pas y croire naïvement, mais garder à l'esprit que de telles « fictions » nous mettent sur le chemin de la vérité.

12.7.4. La dame blanche (stop- femme).

rue de la bibliothèque.

-- D. Audinot , *Les lieux de l'au-delà (Guide des fantômes, dames blanches et auto stoppeuses évanescents en France, Belgique et Suisse)*, Agnières, 1999 ; -

-- C. Rager, *Dict. des fées et du peuple invisible dans l'occident païen* , Turnhout, 2003, 227/233 (Dames blanches).

Modèle. – Les Hohenzollern, en Allemagne, descendent de Tassillon , comte de Zollern (mort en 800), dont une branche a fondé la dynastie royale et impériale de Prusse et d'Allemagne. Comme beaucoup d'autres familles allemandes, les Hohenzollern avaient leur propre « Dame Blanche », une apparition féminine vêtue d'une robe blanche. La particularité de la version Hohenzollern était que, bien que vêtue de blanc, elle portait des gants noirs et

un masque. Elle apparaissait à minuit pour annoncer la mort du chef de famille ou d'un haut dignitaire.

Sa première apparition remonte à 1486 au château de Plassenburg, près de Bayreuth. En 1812, elle apparut à Napoléon à Bayreuth. Elle réapparut ensuite en 1840, 1850 et 1888. Le dernier empereur allemand, Guillaume II, se moqua d'elle, mais, suite à cette apparition, il fit néanmoins renforcer ses résidences de Potsdam et de Berlin.

Définition . - Un fantôme « post mortem » (après la mort de la femme dont il s'agit) qui est dans se matérialise à un degré ou à un autre sous forme de matière blanche (devient matière grossière), est une femme blanche .

Caractère . – Selon Rager (oc., 227), la plupart des femmes blanches sont « bienveillantes » mais « imprévisibles », voire craintes. Cela laisse entendre qu'elles sont généralement moralement discutables et qu'elles dégagent une force vitale inférieure, avide de celle des vivants.

Lié aux orages.

Audinot , oc, 126s., mentionne : Craponne-sur-Arzon (Haute-Loire) possède les ruines d'un château sur le versant sud d'une montagne. À l'est des ruines se trouve une formation rocheuse que les habitants de la région appellent « la Chaise à la Dame ». Lors des orages nocturnes, une belle figure féminine, lumineuse et vaporeuse, y prend place. Si quelqu'un la rencontre sous une forme matérielle et lui demande son chemin, elle le lui indique. Aider les voyageurs égarés semble être sa principale préoccupation.

Comme c'est souvent le cas pour les femmes blanches , elle parle en pleurant et en se lamentant. Personne n'en connaît la raison, mais on soupçonne que les décombres du château y sont pour quelque chose .

Par ailleurs : toutes les grottes aux alentours du « siège » présentent des fées et des phénomènes apparentés. – Audinot observe que des femmes blanches apparaissent souvent pendant les orages « avec leurs champs de force électromagnétiques » (selon l'auteur, qui a l'impression qu'elles ont besoin d'énergie pour se manifester).

Note Le terme « religions de la nature » renvoie très explicitement au lien entre les phénomènes sacrés et certaines forces naturelles. Ce qui amène Audinot à suggérer que la Dame Blanche de Craponne-sur-Arzon est une sorte d'entité naturelle préchrétienne.

Une femme demande à être prise en stop.

Près de Perpignan, dans le quartier des Abricotiers , entre Perpignan et Canet sur la côte méditerranéenne, dans un virage, une dame d'arrêt de bus est apparue à plusieurs reprises .

Samedi 20 octobre 1981, vers 22h30, M. van Canet rentre chez lui en voiture. Soudain, dans les phares de sa voiture, il aperçoit la silhouette d'une belle jeune femme qui lui fait signe. À cette heure et à cet endroit, rien d'extraordinaire. M. van Canet s'arrête : « Où allez-vous ? » demande-t-il. « À Perpignan. » « Montez. » Elle s'assoit à côté de lui. Il l'observe attentivement : taciturne, entre trente et quarante ans, coiffée d'un foulard, vêtue d'un gilet blanc et d'un pull. Elle porte des ballerines.

Soudain, juste avant le virage des Abricotiers , elle dit gentiment et doucement : « Attention ! Il y a un virage très dangereux ici. » MS ralentit. Il regarde à côté de lui : le siège est vide ! Horrifié, il se retourne, mais ne voit rien ! Il le signale à la gendarmerie : ils étaient au courant ! Des dizaines d'accidents mortels s'étaient déjà produits précisément à cet endroit. Audinot évoque d'innombrables « apparitions » de ce genre, qui présentent toutes une certaine ressemblance.

Déclarations.

Audinot constate que les « explications » rationalistes modernes ne rendent pas compte des faits. Il adhère finalement à ceci : « une présence post- mortem avec une matérialisation complète mais transitoire d'une âme inconsciente de sa situation réelle (oc, 39).

12.7.5. Angry Dead .

Bible st. : *E. Jobbé-Duval, Les morts malfaisants (Larves , Lémures)*, Paris, 1924-1, Chambéry 2000-2.

L'auteur était professeur de droit à l' Université de Paris. Il a étudié la conception qu'avaient les anciens Romains des morts qui paraissaient sinistres aux vivants. Nous en présentons ici les points essentiels, car ils restent pertinents aujourd'hui pour ceux qui s'intéressent à l'occultisme.

La religion romaine des morts.

Chez les anciens Romains, le culte des morts était motivé avant tout par la crainte, et seulement secondairement par le désir de les apaiser. Car les morts continuent de vivre après la mort, certes de façon atténuée, mais bel et

bien. Ceux qui avaient connu une mort anormale étaient particulièrement redoutés.

Termes.

1. Mantes. - Ce mot désigne tous les morts sans distinction.

2.1. Lémures . - Ce mot signifie les morts maléfiques.

2.2. Larves . – Ce terme est synonyme de lémures . – L'expression « umbra errans » (ou « umbra exerrans ») signifiait « fantôme de la mort qui erre » et est pratiquement synonyme de larve , par opposition à « quiescens anima » (âme qui trouve le repos). En principe, les larves étaient des créatures éternellement agitées que l'on pouvait voir passer au gré du vent. – Pour effrayer les enfants, les morts maléfiques étaient appelés « maniae ».

D'autres esprits maléfiques .

Les larves ne sont pas des striges . Ce sont des esprits maléfiques qui prennent l'apparence d'oiseaux nocturnes (des hiboux, par exemple). On les craignait surtout comme des suceurs de sang (des vampires). Ils étaient les esprits de prédilection de la magie noire, tout comme les larves.

Hécate , déesse grecque à l'origine , était la reine des larves, en tant que déesse lunaire du monde souterrain. Elle guidait les larves au gré du vent, suivie de ses chiens féroces.

Morts anormales .

On trouvait les larves parmi les personnes décédées de mort anormale. En voici quelques exemples : les personnes inhumées sans rite, celles mortes mutilées, celles qui n'ont pas été enterrées, celles qui se sont noyées, celles tuées dans leur repos, celles décédées prématurément (enfants, mères en couches), celles tuées violemment, celles torturées, celles qui n'ont pas eu de funérailles, les suicidés, les pendus, celles qui ont péri accidentellement, celles tuées au combat, celles foudroyées...

Emplacement

Les larves étaient les ennemies des autres morts, qu'elles méprisaient et tourmentaient. La proximité des tombes et des bûchers était considérée comme à éviter en raison de la présence de ces larves qui espionnaient les autres défunts pour les tourmenter.

Emplacement

Les âmes qui trouvaient le repos étaient vénérées publiquement et en privé lors des « feralia » et des « parentalia » (célébrations). – Les larves étaient considérées comme « à exclure ».

Rôle magique.

Defixio . – Ce rite de magie noire visait une personne – celle que l'on souhaitait frapper – qui était « liée » (defixio) tandis qu'un esprit maléfique (larve, striga) était contraint d'accomplir cette tâche. Le nom de la cible était inscrit sur une plaque de plomb (« tabella , defixionis ») enroulée ou pliée (et souvent percée d'un clou).

Une formule accompagnait cela, telle que : « Que la cruelle Necessitas (*note* : la déesse Nécessité) vous précède toujours, elle qui porte les clous gigantesques et les serre-joints de torture dans sa main de bronze ».

Incidentement : « tabellae » « Defixionis » est souvent traduit par « tables magiques ». Par ailleurs, il ne faut pas confondre le terme « defixio » (qui signifie « s'accrocher ») avec la malédiction ordinaire dépourvue de la structure mentionnée.

Nécromancie.

Ce rituel consistait à apaiser l'esprit du défunt courroucé afin qu'il réponde à des questions, voire qu'il accomplisse des actes de magie noire. Il était d'autant plus efficace si l'on disposait du corps du défunt.

Entités qui protègent

Dans ces rites, on faisait appel à la force vitale d' Hécate , invoquée notamment sur les tombes. Hermès chthonios (Hermès en tant que dieu des Enfers) était également fréquemment invoqué, en particulier comme identique à Hermès trismégiste (Hermès trois fois plus haut), une interprétation plus tardive du dieu grec classique Hermès.

Voici un aperçu de la conception qu'avaient les anciens Romains des morts-vivants et de l'usage que la magie sans scrupules faisait de ces êtres dangereux. Nous le répétons : quiconque pratique l'occultisme – qu'il s'agisse de soigner des maladies, de corriger des erreurs de jugement de toutes sortes ou d'aider à apaiser des angoisses – ferait bien de prendre en compte ce que l'on appelle aujourd'hui la « psychogénéalogie » des Romains.

12.7.6. Persécution des sorcières .

Rue de la bibliothèque : P.-E. Buss, *Les archives du Château de Neuchâtel sur la livraison du secret des victimes de l'Inquisition* , dans : *Le Temps* (Genève) 01.11.03, 15. -

L'article fait référence à certains résultats des recherches que J.-D. Morerod , médiéviste et professeur à l' Université de Neuchâtel , a menées avec ses étudiants dans les archives d'un château.

L'Inquisition a commencé ses investigations entre Neuchâtel et Grenoble entre 1400 et 1450. Elle a laissé une image de la sorcière qui comprend « un balai, un nez crochu et des potions magiques ».

Morerod a pu en grande partie découvrir la vérité grâce à un trésor d'une valeur inestimable. Rodolphe de Hochberg , comte de Neuchâtel , souhaitait, entre 1450 et 1500, déterminer à quelles étapes se situait l'enquête du seigneur. Il a tout vérifié. Il a reçu la traduction française de tous les documents du dossier.

Méthodes .

Les Dominicains arrivaient dans un village. Ils assistaient à la messe ou se produisaient en public pour inciter la population à les dénoncer. Tout comportement suspect était méticuleusement consigné. Si plusieurs dénonciations visaient une même personne, cela déclenchait une machine impitoyable, aboutissant souvent au bûcher.

Confessions .

À maintes reprises, les accusés avouent : « Oui, j'ai participé au Sabbat . Oui, j'ai vu le diable. Nous avons commis l'adultère et sommes rentrés sur nos balais volants. » Morerod : « Pendant les interrogatoires, vous avez été écartelé ou menacé de l'être. Dans ces conditions, j'aurais fini par avouer moi aussi. »

L'accusé type .

Morerod voulait surtout savoir quel type était recherché.

1. Les voyants et les guérisseurs étaient les premières cibles. « Souvent, il s'agissait de ceux qui connaissaient "le secret", comme ceux qui existent encore aujourd'hui dans la région », écrit Morerod .

Par exemple, Rolin Borguygnon, originaire de Cormondrèche , apparaît dans de nombreux témoignages comme une sorte de voyant. Interrogé, il a avoué une partie des faits allégués : « Oui, mon savoir est démoniaque. Oui, Satan me l'a enseigné. » Mais il a nié catégoriquement avoir participé à un quelconque sabbat.

2. D'autres cas sortent de l'ordinaire. Un homme influent, ancien maire de Neuchâtel , fut condamné au bûcher parce que les autorités neuchâteliennes

voulaient se débarrasser de lui. Il figure en tête de liste ! Peut-être ses aveux de « sorcier », comme pour nombre de victimes de l'Inquisition, lui furent-ils extorqués sous la torture.

Évolution.

Dans la seconde moitié du XIV^e siècle, les juges ecclésiastiques cherchaient à réintégrer l'Église dans son ensemble : si une personne jugée paraissait susceptible d'être sauvée, elle échappait au bûcher. La situation changea au XV^e siècle : l'Inquisition se durcit ; aveux ou non, les accusés étaient brûlés vifs. Voilà pour quelques informations sur la chasse aux sorcières.

Arrêtons-nous un instant pour réfléchir à ce qu'est réellement une sorcière .

C. Savage , **Sorcières** , Paris, 2000, p. 8, résume : « La sorcière apparaissait invariablement comme un personnage doté d'un « pouvoir » souvent malveillant (*note* : force vitale occulte), qui évoluait au fil du temps. Elle volait sur un balai (*note* : ce qui signifie qu'elle se déplaçait hors de son corps physique dans un état de décorporation), prenait la forme d'un animal (*note* : dans un état de décorporation, la capacité d'adopter une forme à volonté est normale), effectuait des « voyages » mentaux (*note* : il s'agit des mouvements effectués comme dans un état de décorporation). Elle visitait les morts (*note* : une capacité que possèdent également les chamans, par exemple), tirait au sort (*note* : il s'agit de l'exercice d'un pouvoir malveillant), guérissait les maladies. »

Nous avons fourni entre parenthèses l'explication nécessaire afin de dégager une image fidèle de la sorcière dans l'ouvrage de Savage – une image qui rompt avec la caricature courante. Cela ne signifie pas pour autant que la sorcière – objet de l'Inquisition – soit innocentée : l'ouvrage de Savage la défend par principe. Ce qui, d'un point de vue biblique, soulève de sérieuses réserves. Que les inquisiteurs eux-mêmes présentent des traits démoniaques ne fait aucun doute, grâce aux récits.